

1539



1539



1539



1539



1539



1539



1539



1539



1539



F799

N5





1020000897

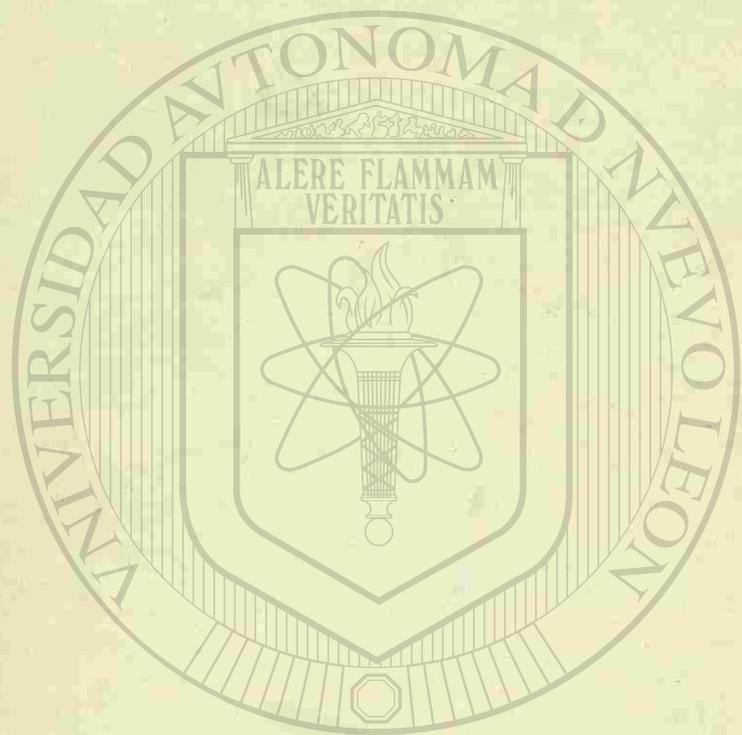


JUANIL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

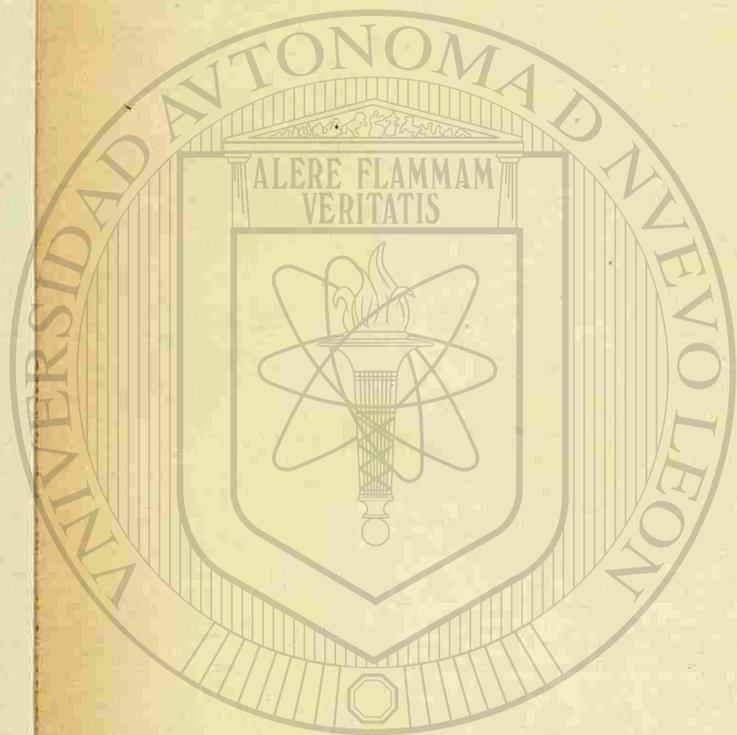
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



103286

F 799

M 5



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

C'est à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et à ses trois compagnons d'infortune, seuls échappés au désastre qui frappa l'expédition de Pamfilo de Narvaez sur les côtes de la Floride et de l'Alabama, que l'on a attribué jusqu'ici la première découverte du Nouveau Mexique. C'est une erreur; jamais ni Cabeza de Vaca, ni Alonso del Castillo Maldonado, ni Andrés Dorantes n'ont foulé le sol du territoire néo-mexicain : à peine s'ils en ont entendu parler. C'est leur quatrième associé, le nègre Estévanico qui, le premier, mit le pied dans un village des Indiens sédentaires de cette partie des États-Unis de l'Amérique du Nord actuels, et c'est un religieux franciscain, le frère Marcos, originaire de Nice¹ qui, suivant les traces du nègre lequel le précédait comme éclaireur, rapporta à Mexico les premières nouvelles authentiques sur le compte de ces pays lointains.

Je m'efforcerais de prouver, dans les pages qui vont suivre, la vérité de ces assertions, ensuite j'espère établir quelle a été la partie du Nouveau-Mexique visitée par ces premiers explorateurs d'outre-mer.

1) Il y a plusieurs biographies, quoique abrégées, du frère Marcos. Je citerai ici : Fray Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica Indiana*, publiée par don Joaquín García Icazbalceta, en 1870, mais écrite à la fin du xvi^e siècle; lib. IV, cap. xi, p. 400; * *Natural de la misma Ciudad de Niza, en el ducado de Savoya*. Id., cap. XLII, p. 541; lib. V, déc. I, cap. XLV, p. 674; Fray Agustin de Vetancurt, *Menologio franciscano* réimpression de 1871, 25 mars, p. 117.

Il est presque superflu de rappeler ici que Cabeza de Vaca, trésorier de l'expédition malheureuse de Narvaez, ainsi que Dorantès, Maldonado, et le nègre Estévanico, avaient seuls survécu aux malheurs sans fin qui accompagnèrent dans sa marche cette triste entreprise. C'est vers l'an 1529, une année après que les autres participants eussent péri, soit par la main des Indiens, soit dans les frêles embarcations construites à la hâte et sur lesquelles on s'abandonnait à une mer orageuse qui avait déjà englouti les navires eux-mêmes, soit enfin par des privations de tout genre¹, que ces quatre infortunés, captifs chez différentes tribus indigènes, se rencontrèrent par hasard dans les terres avoisinant le golfe du Mexique; probablement dans la Louisiane occidentale. Ils résolurent de ne plus se séparer dorénavant, mais de marcher en avant autant que possible vers l'ouest, afin de se rendre aux côtes de la mer du Sud (c'est ainsi que l'on nommait alors l'Océan Pacifique) où ils espéraient peut-être trouver des compatriotes espagnols. Ils étaient exténués, meurtris, couverts de plaies, et sans aucun vêtement; ils n'avaient pas une seule arme. Dans cet état de complet dénuement, ils n'en accomplirent pas moins leur projet dans l'espace de huit années, atteignant la petite colonie espagnole de San-Miguel Culiacan (dans l'État mexicain actuel de Sinaloa) le 12 mai 1536!

Sans les pièces justificatives contemporaines qui mettent hors de doute, d'abord que Cabeza de Vaca ainsi que ses compagnons firent partie de l'Armada de Narvaez en 1527 et 28², ensuite qu'ils arrivèrent à Culiacan en 1536³, on serait porté à

1) Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de Indias*, vol. III, lib. XXXV, cap. 1, p. 582 et réimpression de 1853; Antonio de Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y la Tierra firme del mar Oceano*, dec. IV, lib. II, cap. iv, p. 26, édition de 1726; *idem*, lib. IV, cap. vii, p. 68 et 69; Francisco Lopez de Gomara, *Primera y Segunda Parte de la Historia general de las Indias*, dans la *Bibliotheca de Autores Españoles*, 1852, par Enrique de Vedia, vol. I, p. 181 et 182.

2) *Ibidem*. Il n'y a pas de doutes sur ce fait et il serait superflu d'accumuler des preuves.

3) Sans citer le rapport de Cabeza de Vaca, il y a d'autres preuves contemporaines. *Première lettre de don Antonio de Mendoza à l'empereur Charles V*, traduite par M. H. Ternaux-Compans et publiée par lui en 1838 dans le vol. intitulé : *Relation du voyage de Cibola*, de la collection de *Voyages, Relations et Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*;

croire que ce voyage extraordinaire est un conte, et que les quatre aventuriers étaient autant d'imposteurs. Mais le gouvernement espagnol, si prudent, si minutieusement scrupuleux dans tous ses actes, n'aurait pas, dans la suite, récompensé Cabeza de Vaca en le nommant gouverneur et adelantado du Paraguay¹. Ensuite, quelque extraordinaire que soit en réalité cette odyssée, elle ne paraît aucunement impossible à celui qui, sans se trouver dans des conditions aussi exposées que celle qui entourèrent les quatre Espagnols pendant huit années consécutives, a cependant été, et à maintes reprises, à la merci de toute espèce de dangers dans des pays semblables à ceux qu'ils traversèrent jadis. L'indigence, pour ne pas dire la misère, excite souvent la compassion du plus barbare des sauvages, comme du plus dépravé des hommes civilisés, et il n'y a guère de l'attrait pour l'outrage, quand on peut outrager impunément. Donc quoique le trajet de Cabeza de Vaca et de ses amis à travers le continent américain depuis la Floride jusqu'au golfe de Californie soit un fait extraordinaire et digne d'admiration, ce n'en est pas moins un fait historique qui n'a rien de surnaturel ni de merveilleux.

Il existe, à ma connaissance, un seul récit, publié indépendamment, des péripéties de cet épisode dramatique de la conquête de l'Amérique espagnole. Ce récit est écrit de la main de Cabeza de Vaca lui-même et a été imprimé à Valladolid en 1553. Il a toutefois trois corollaires, un de la bouche de l'auteur, dans les conversations de ce dernier avec Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés, auxquelles l'historien des Indes consacre un chapitre de son grand ouvrage², puis des résumés, au moins, de deux rapports officiels de la part des voyageurs.

Herrera, *Historia general*, dec. VI, lib. I, cap. vii, p. 11; Oviedo, *Historia general*, vol. III, lib. XXXV, cap. vi, p. 614; cap. vii, p. 615. L'auteur lui-même parla à Cabeza de Vaca.

1) Oviedo, *Historia general*, vol. II, lib. XXIII, cap. xi, p. 188; Herrera, *Historia general*, dec. VII, lib. II, cap. viii, p. 35. Il y a en outre son propre rapport sur son gouvernement du Paraguay, intitulé *Comentarios*, collection Vedia (vol. I, p. 549-599), traduit en français par M. Ternaux-Compans sous le titre de *Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*. Ce fut en 1540 que le roi d'Espagne le nomma Adelantado du Paraguay.

2) Ce récit fut publié pour la première fois à Valladolid, mais je cite la réim-

Les rapports de Cabeza de Vaca sont précis quelquefois, mais plus souvent ils deviennent confus sous l'influence d'une imagination surexcitée par de longues souffrances. Malheureusement, ce sont quelquefois les points touchant à la géographie et à l'ethnographie qui y sont le plus vaguement traités. L'itinéraire du voyage prête donc à des interprétations conjecturales, il en est résulté des erreurs historiques qui se sont maintenues plusieurs siècles.

Il est certain que le point de départ de cet itinéraire doit être la Floride, ensuite l'Alabama, enfin la Louisiane, à l'ouest de l'embouchure du Mississipi. Que ce fleuve même ne soit pas mentionné, cela n'a rien que de très naturel; ses bouches sont nombreuses, comparativement peu larges, et ce n'est pas en les traversant au delta que l'on pouvait juger de l'importance réelle au courant. Or dans ces parages, les Espagnols erraient comme on pourrait dire d'île en île¹, ils étaient alternativement tra-

pression dans la collection Vedia. Elle porte le titre : *Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y Relacion de la Jornada que hizo a la Florida con el Adelantado Panfilo di Narvaez*. Il y a une traduction française par M. Ternaux-Compans : *Relation et naufrages d'Alvar Nuñez Cabeza di Vaca* (1837). Je citerai dorénavant l'édition espagnole simplement comme *Naufragios*, et la traduction française comme *Relation*. La conversation avec l'auteur est rapportée dans Oviedo, *Historia general*, vol. III, lib. XXXV, cap. vii, p. 614. D'après le même auteur (*idem*, p. 582 et p. 614), les trois Espagnols conjointement auraient fait un rapport à l'audience royale de San-Domingo, « como se puede colegir por la relación que á esta Real Audiencia, que reside en esta cibdad de Santo Domingo, viaron tres hidalgos, llamados Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, é Andrés Dorantes é Alonso del Castillo, los cuales fueron con el mismo Pamphilo di Narvaez... » C'est de ce rapport que Oviedo tire ce qu'il dit sur la fameuse tournée. « Esta relacion saco el Chronista de la carta, qwestos hidalgos enviaron á la Rcal Audiencia, que reside en esta cibdad de Santo-Domingo desta Isla Española, dende el puerto de la Habana, donde tocaron el año passado de mille é quinientos é treynta y nueve años... » On peut donc dire que nous possédons deux documents en réalité, mais il n'y a que celui de Cabeza de Vaca qui ait été publié intact et pour soi. Il paraît du reste qu'il y en avait un troisième d'après Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vii, p. 11 : « i asi lo certificaron en la villa de San Miguel, adonde de ello, i de todo lo demas aqui referido hicieron declaracion, con Juramento ante Escrivano á quince de maio deste Año. » Il n'est pas impossible que Herrera ait copié cette déclaration.

1) Cabeza de Vaca, *Naufragios*, cap. xi-xviii, p. 526-532; Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. IV, cap. vi, vii, p. 66-68; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 599 : « Esta genta no come in todo el año sino pescado é poco... é por esta causa se mudan tan á menado, porque si assi no lo hiciessen, no tenian que comer. É demas desta penuria es otra muy grande la del agua dulce (de la qual es muy falta aquella tierra), porque como andan entre anegadiços é agua salada... »

qués et repoussés par de petites bandes de naturels auxquelles ils donnent trop souvent le titre exagéré de tribus¹.

Une fois sur terre ferme, il est facile de reconnaître, d'après les indications relatives aux plantes alimentaires qui servaient de nourriture aux voyageurs comme aux Indiens, que les premiers parviennent au Texas. Le fruit principal est la tuna, ou le figuier indien; soit le produit de l'opuntia². Plus avant il mentionne le mezquite (*Algarrobia glandulosa*) avec ses haricots, où plutôt ses fèves nutritives³. Il serait inutile d'essayer de fixer des dates, c'est à peine si l'on parvient à reconnaître quelque saison de l'année.

Cependant nous pouvons aisément discerner les points suivants. Après avoir quitté les côtes marécageuses, le pays resta plat pendant longtemps⁴, et il y avait beaucoup de cerfs. Le buffle ou bison américain faisait son apparition dans les vallées⁵. Enfin ils aperçurent des montagnes qui leur paraissaient venir du

1) Le nombre des tribus mentionnées est grand. Cependant ils n'avaient presque rien à manger! Oviedo, *Hist. general*, vol. III, p. 600 : « é la mayor parte del año pasan grandissima hambre, é todos los dias de la vida han de trabaxar en ello é dende la mañana hasta la noche; » Cabeza de Vaca (*Naufragios*, cap. xxvi, p. 537), compte les langues suivantes, indiquant des tribus selon lui de l'île qu'il appelle du Mal-Hado, jusque là où ils commencèrent à cheminer vers l'ouest : « Caoques, Han, Chorrucos, Doguenes, Mendica, Guevenes, Mariames, Guaycones, Iguaces, Atayos, Acubadaos, Quitoles, Avavares, Malicones, Cutalchiches, Susolas, Comos, Camoles, Higos. » En tout dix-neuf. Il m'est impossible, jusqu'à présent, d'identifier un seul nom.

2) Cabeza de Vaca, *Naufragios*, cap. xviii, p. 532; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 601 : « Esta gente, despues que viene el verano, in fin de mayo comen algun pescado... é comiençan á caminar para comer las tunas, que es una fructa que en aquella tierra hay en abundancia, é van más de quaranta leguas adelante hacia Panuco á comerlas... »

3) *Naufragios*, cap. xxvii, p. 538; Oviedo, *Hist. general*, III, p. 617. Il l'appelle *Mezquizquez*.

4) Il n'est nulle part question de montagnes, avant la septième année après la perte des embarcations, d'après Oviedo : *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 602.

5) *Naufragios*, cap. xviii, p. 52 : « Y tambien suiten matar venados, circúndolos con muchos fuegos; » Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 601 : « é matan algunos venados alguna vez, é aun acaixe á poca gente matar doscientos ó trescientos venados... Que como ellos caminan por la costa, corren los de la tierra in ala, é como todo el año esta aquello todo despoblado é sin gente, fray muchos... » Le bison est mentionné dans *Naufragios*, cap. xviii, p. 532 : « Alcanzan aqui vacas, y yo las he visto tres veces y comido de ellas... De las que no son grandes hacen los indios mantas para cubrirse, y de las mayores hacen zapatos y rodela; estas vienen de hacia el norte por la tierra adelante hasta la costa de la Florida, y tiendense por toda la tierra mas de cuatrocientas leguas... »

côté de la mer du Nord. Ils crurent que ces montagnes étaient près de la côte, mais ils préférèrent se diriger vers l'intérieur, quoique en suivant les plaines auprès des chaînes de hauteurs. Cependant, malgré tous leurs efforts pour éviter ces sierras ils furent obligés de les traverser en partie¹. Ils passèrent plusieurs rivières et eurent beaucoup à se plaindre de l'aridité et de la désolation des montagnes². A une de ces rivières ils donnèrent le nom de rivière des Vaches, « parce que la plus grande partie d'elles qui meurent, se trouve près de là; et parce que pour cinquante leguas en haut de cette rivière on en tue beaucoup³. » Ici ils rencontrèrent les premières traces de maïs, des haricots et des Calebasses ou des courges. Le pays au nord leur fut décrit comme aride et dépourvu d'aliments⁴.

Au lieu de suivre vers le nord, Cabeza de Vaca et ses compagnons continuèrent leur route contre le couchant, en longeant le fleuve pendant dix-sept jours. Traversant cette rivière ils rencontrèrent enfin, au milieu d'une chaîne de montagnes très étendues, des habitations construites en terre, comme aussi en nattes de jonc. Les indigènes avaient beaucoup de maïs, des étoffes en coton, du corail qui provenait de l'océan Pacifique,

1) *Naufragios*, cap. xxviii, p. 539; Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. v, p. 8; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. v, p. 605.

2) *Naufragios*, cap. xxviii-xxx.

3) *Naufragios*, cap. xxx, p. 542 : « Y llamamos los de las vacas, porque la mayor parte que de ellas mueren, es cerca de allí; y porque aquel río arriba mas de cincuenta leguas, van matando muchas de ellas. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vi, p. 9 : « Llamaronlos la gente de las vacas, porque en un río arriba mataban muchos. »

4) Il y a ici trois versions différentes sous le rapport des détails : Cabeza de Vaca, *Naufragios*, cap. xxx, p. 542 : « Que el camino era por aquel río arriba hacia el norte, y que en diez y siete jornadas no hallaríamos otra cosa ninguna que comer, sino una fruta que llaman chacan... » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vi, p. 9 : « Dixeron, que por un río arriba acia el norte, hallarian muchas vacas de que sustentarse. » Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. vi, p. 609 : « Allí les dixeron que adelante no avia mas harina ni fésoles, ni cosa de comer, hasta treynta o quarenta jornadas mas adelante, que era yendo de la parte donde se pone el sol hasta el norte... é que todos los Indios que hasta allí havia, tenían mucha hambre, é que avian de yr por aquel río arriba hacia el norte atos nueve o diez jornadas, sin cosa de comer... » Mais les trois sources en question s'accordent sur le fait que ce fut là qu'ils rencontrèrent les premières indications de maïs. Oviedo est le plus explicite (*Hist. general*, III, p. 609) : « Todo lo demas avian de yr al Hueste o Poniente hasta donde avia mahiz, é mucho, é que tambien la avia hacia la mano derecha al norte, e mas abaxo per toda aquella tierra debia serà la costa... »

enfin des *turquoises*. Ces turquoises, ils les obtenaient du nord en échange de panaches et de plumes de perroquets¹. Toutes ces choses se trouvèrent dans un espace de plus de cent lieues; toujours en voyageant à l'ouest, et les Espagnols arrivèrent enfin à un village auquel ils donnèrent le nom de celui des *Cœurs* pour la grande quantité de cœurs de cerfs qu'on leur offrit comme nourriture. Là ils virent les premières traces des Espagnols et là aussi ils eurent l'assurance d'être aux abords des côtes du Pacifique². De là ils descendirent évidemment (selon ce que je dirai plus tard) vers le sud, rencontrant leurs premiers compatriotes près du Rio de Petatlan, au nord de Culiacan dans le Sinaloa³. Maltraités par Diego de Alcaraz, qui commandait cet avant-poste espagnol, ce ne fut que le 1^{er} mai 1536 qu'ils furent enfin remis au capitaine Melchior Diaz, alcade en chef de la province, lequel s'efforça, par une réception affectueuse et des soins pressés, de leur faire oublier et les vicissitudes passées et les mauvais traitements que Alcaraz, mais surtout son lieutenant Cebreros, leur avaient fait souffrir⁴.

1) Oviedo, *Hist. general*, III, p. 609 : « É tinian estos indios algunas casas pequenas de tierra, fechas de tapia con sus terrados. » *Naufragios*, cap. xxxi, p. 542-543 : « Entre estas casas habia algunas de ellas que eran de tierra, y las otras todas son de estera de cañas; y de aquí grasamos mas de cien leguas de tierra, y siempre hallamos casas de asiento. » (Oviedo dit : « Ochenta leguas; » Herrera, *Hist. general* (*ut supra*), confirme Cabeza de Vaca ou le copie.

2) *Naufragios*, cap. xxxii, p. 543 : « En el pueblo donde nos dieron las esmeraldas, dieron á Dorantes mas de seiscientos corazones de venado abiertos... y per esto le pusimos nombre el pueblo de los Corazones... » Tant Oviedo qu'Herrera sont d'accord.

3) *Naufragios*, cap. xxxiii-xxxiv, p. 544 et 545. Les deux autres sont conformes. La localité où ils rencontrèrent le capitaine Lazaro Cebreros, est indiquée comme suit par Fray Antonio Tello (*Historia de la Nueva Galicia*, écrite en 1650, mais dont il ne reste que des fragments publiés en 1866, dans le II^e volume de *Documentos para la Historia de Mexico*, par mon savant ami don Joaquin Garcia Icazbalceta, cap. xii, p. 358) : « Estos tuvieron noticia que andaban cerca los conquistadores, y siguiendo sus huellas desde Yaquimi, in los Ojuelos, una jornada mas acà di Sinaloa, alcanzaron al capitán Lazaro Cebreros... »

4) La date est fixée par Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vii, p. 11, et par *Naufragios*, cap. xxxvi, pp. 546 et 547. Le premier dit : « I habiendo estado allí quince dias descansando para caminar cien Leguas, que hai hasta la ciudad de Compostela, adonde Nuño de Guzman estaba, el qual los recibio muy bien... » Le second : « Y pasados quince dias allí hablamos estado; » ensuite : « En la villa de Sant Miguel estuvimos hasta 15 dias del mes de mayo. » C'est donc ancien style et il faut mettre le 12 et le 27 mai. — Quant aux mauvais traitemens, ils sont mentionnés dans *Naufragios*, cap. xxxiv,

Avant d'entrer en matière sur la direction et sur les localités indiquées par cet itinéraire, je me permettrai quelques observations sur les circonstances qui ont permis à Cabeza de Vaca et à ses amis d'accomplir le voyage étonnant que je viens d'esquisser.

Dans l'état de dénuement complet et sans défense des voyageurs, ce n'est que du consentement et avec l'aide même des Indiens qu'ils pouvaient subsister. Dans les premiers temps, les indigènes les gardaient pour les maltraiter¹. Fuyant auprès de tribus (ou peut-être de bandes seulement) mieux disposées, ils étaient obligés de suivre les déplacements de ces naturels errants. Pour des gens qui ne cultivaient pas la terre, et qui par conséquent n'avaient pas besoin de bras, les chrétiens étaient des êtres fort inutiles. Ils ne savaient ni traquer le gibier, ni le chasser avec l'arc et la flèche, ils étaient souffrants et ne pouvaient supporter ni le froid excessif, ni l'humidité. Des êtres pareils restaient incompréhensibles aux Indiens, et il est bien naturel que le mystère qui enveloppait leur condition portât l'indigène à leur soupçonner des origines et des facultés surnaturelles. On leur signifia donc de guérir des malades²! En désespoir de cause,

p. 545. — Il n'y a que Cabeza de Vaca qui s'en plaigne, les autres, dans le rapport copié par Oviedo (*Historia general*, lib. XXXV, cap. vi, p. 612), n'en disent rien.

1) Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 599 : « E allí los tomaron por esclavos, sirviendose dellos mas cruelmente que un moro lo pudiera hacer, porque allende de andaren carnes vivas et de todo punto desnudos e descalços por aquella costa (que quemaba en verano como fuego) no era otro su oficio sino traser cargas de leña y de agua y todo los dimas que avian menester los indios a rayz de las carnes, é arrastrando las canoas por aquellos anegados por aquellos calores. » — Les Indiens s'en servaient comme s'ils eussent été des femmes. (*Naufragios*, cap. xviii, p. 531 et 532.)

2) *Naufragios*, cap. xxi, p. 533; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. v, p. 603. « É allí fueron donde primero comenzaron á tener é reverenciar á estos pocos chripstianos é á tenerlos en mucho, é allegábanse a ellos é fugabanlos y fregábanse á si mismos, é decían por señas á los chripstianos que los fregassen é frotassen é los curassen, é truxironles algunos dolientes para que los curassen, é los chripstianos la hacían assi, aunque cataban mas acostumbrados á trabaxos que á hacer miraglos. » Déjà auparavant on leur avait signifié de guérir les malades, mais ils refusèrent. Ce passage est très caractéristique pour les Indiens et leur genre de raisonnement (*Naufragios*, cap. xv, p. 528) : « En aquella isla que he contado nos quisieron hacer físicos sin examincunos ni pedimos los títulos, porque ellos curan las enfermedades soplando al enfermo, y con aquel soplo y las manos echan de el la enfermedad, y mandáramos que hicieramos lo mismo y serviésemos en algo, nosotros nos réiamos de ello, diciendo

après s'être longtemps débattu contre cette demande si singulière, les chrétiens firent le mieux qu'ils purent : ils imitèrent, en y ajoutant les prières et les symboles de l'Église chrétienne, ce qu'ils avaient vu faire auprès des malades par les médecins indiens, et la chose réussit. Ils devinrent en peu de temps des médecins tellement fameux, qu'au lieu d'être tolérés et soufferts, ils furent dorénavant estimés et choyés. Ils profitèrent de cet ascendant, non pas pour dépouiller les indigènes, mais pour s'assurer leur concours dans la grande entreprise qu'ils avaient en vue; celle de retourner au Mexique en marchant toujours vers l'Occident¹. Du moment que leur réputation comme guérissant les maladies fut établie, ce fut eux qui dirigèrent les mouvements des indigènes; ils passaient de tribu en tribu sans difficulté et toujours en compagnie². L'Indien leur obéissait et les menait dans la direction qu'ils indiquaient. Nous avons ici déjà une indication précieuse, car cette direction était le *couchant*, et comme l'indigène suit toujours la ligne la plus droite possible sans s'inquiéter d'obstacles qui nous paraissent invincibles, il s'ensuit que Cabeza de Vaca et les siens, une fois dans le Texas oriental, cheminèrent presque *droit à l'Ouest*.

que era burla y que no sabíamos curar; y por esta nos quitaban la comida hasta que hiciésemos lo que nos decían. Y viendo nuestra porfia, un indio me dijo a mi que yo no sabia lo que decía indien que no aprovecharia nada aquello que él sabia, ca las piedras y otras cosas que se crián por los campos tienen virtud; y que él con una piedra caliente, trayendola por el estomago, sanaba y quitaba el dolor, y que nosotros, que eramos hombres, cierto era que teníamos mayor virtud y poder. En fin, nos vimos en tanta necesidad, que lo habimos de hacer, sin que nadie nos llevase por ello la pena. » — Cette manière de penser et de parler est bien indienne; j'ai souvent eu, moi-même, des conversations semblables.

1) *Naufragios*, cap. xxi, p. 533 : « y al cabo de ellos les preguntamos por la tierra de adelante, y por la tierra que en ella halláramos, y los mantuvimientos que en ella habia. *Id.*, cap. xxvii, p. 538; cap. xxix, p. 540; cap. xxx, p. 541. « A estos dijimos que queríamos ir á la puesta del sol, y ellos respondieron que per allí estaba la gente muy lejos, y nosotros mandáramos que enviasen á hacerles saber que nosotros íbamos allí, y de esto se escusaron lo mas que ellos podían... mas no osaron hacer otra cosa, y así, enviaron dos mujeres, una suya, y otra que de ellos tenían captiva; y enviaron estas porque las mugens pueden contratar aunque haya guerra... y diciéndome cuán atemorizados estaban, rogándonos que no estuviésemos mas enojados, y que aunque ellos supiesen morir en el camino, nos llevarian per donde nosotros quisiésemos ir. »

2) Oviedo, *Historia general*, lib. XXXV, cap. v, pp. 606 et 607; *Naufragios*, cap. xxix, etc. Le nombre est probablement exagéré, cependant il est certain qu'ils arrivèrent à Culiacan avec plusieurs centaines d'Indiens.

D'après les tendances pieuses de l'époque, c'est à une intervention miraculeuse d'en haut que Cabeza de Vaca attribue les nombreuses guérisons obtenues par lui et par ses amis. Je n'ai pas à m'occuper ici de cette interprétation modeste. Quelle que puisse être l'opinion d'un chacun sur ce point, et quoiqu'il n'y ait guère de doutes sur le nombre involontairement exagéré de ces guérisons, comme probablement aussi de la gravité des cas de maladie, il n'y a pour cela aucune raison d'écarter de même le fait de la position influente des Espagnols parmi les indigènes comme médecins supposés, et des conséquences que cette position amena par rapport à leur itinéraire¹. On devient facilement docteur et sorcier chez les Indiens. Tout ce que ce dernier ne comprend pas, lui paraît surnaturel, et a une origine bienfaisante ou malfaisante à lui occulte. Pendant les cinq années que j'ai passées au milieu des tribus du Sud-Ouest; tant parmi les groupes sédentaires qu'avec les Indiens errants, j'ai bien souvent été interpellé en faveur des malades, et le conseil le plus simple, le remède le plus infime qui réussissait, m'attirait de suite une clientèle dont je me défaisais aussi promptement que possible. Car chez l'aborigène, du médecin qui guérit au sorcier qui tue (et que l'on tue en expiation) il n'y a jamais qu'un très petit pas dans son raisonnement. Une cure malheureuse peut amener un résultat fatal pour celui qui l'a entreprise.

Si maintenant, tout en gardant présent à la mémoire le fait indiqué ci-dessus, qu'à partir d'un certain point évidemment situé à l'ouest de la Louisiane, Cabeza de Vaca et les autres ont été à même de suivre à peu près directement les directions qu'ils choisissaient (grâce à l'ascendant qu'ils avaient obtenu sur les naturels), et que cette direction était régulièrement celle de l'Occident, si donc nous entreprenons l'examen plus détaillé de la

1) *Naufragios*, cap. xv, p. 528. « Lo que el médico hace es dalle unas sajas adonde tiene el dolor, y chupanles al derredor de ellas. Dan cauterios de fuego, que es cosa entre ellos tenida por muy provechosa, y yo lo he experimentado, y me sucedió bien de ello; y despues de esto, soplan aquel lugar que los duele, y con esto crieren ellos que se les quita el mal. La manera con que nosotros curamos era santiguándolos y soplarlos, ... » Il y avait donc des pratiques qu'ils avaient apprises des indigènes, mêlées à des formes de prière chrétienne. En outre ils firent des opérations chirurgicales. (Cap. xxix, p. 540.)

route qu'ils ont pu suivre, il est un fait certain : c'est que le point de départ se trouve un peu au sud du trentième degré de latitude. Ce sont les côtes, premièrement de la Floride, ensuite de l'Alabama, et enfin de la Louisiane¹. Même lorsqu'ils s'enfoncèrent dans l'intérieur, ce ne fut qu'à peu de distance du golfe². Il est certain qu'ils n'ont pas traversé le Mississippi à une hauteur quelconque au nord du Delta, et il est également certain qu'ils n'ont pas atteint la Rivière Rouge (Red River des Anglo-Américains). Dans tout le pays où ils se trouvaient alors, la « tuna » ou le fruit du cactus à feuille, formait l'aliment principal des habitants³. C'est donc dans le quadrilatère bordé par le golfe du Mexique au sud, la Rivière Rouge au nord, le Mississippi à l'est, et le Rio-Sabinas ou peut-être Trinity River à l'ouest, qu'ils errèrent la première fois⁴. C'est probablement ce dernier fleuve, et les bisons qu'ils aperçurent auparavant étaient les avant-gardes des immenses troupeaux qui se répandaient alors depuis le Nord jusque dans le Texas. S'ils étaient remontés jusque dans le territoire indien d'aujourd'hui, c'est-à-dire au nord du Texas

1) Le fait que Narvaez aborda en Floride n'a pas besoin de preuves. L'endroit où il aborda était la baie de Santa-Cruz. Le fait qu'il traversa la partie du sud de l'Alabama ressort du rapport de Cabeza de Vaca (*Naufragios*, cap. v et vi, pp. 520 et 521, cap. vii et viii, p. 522 et 523). Apalache et Ante sont des localités dans l'Alabama. La baie d'Espiritu-Santo, qui est mentionnée à plusieurs reprises dans Oviedo (*Historia general*, III, pp. 592, 593) est une des bouches du Mississippi, comme ils le disent aussi fort bien (p. 593) « é por esto sospecharon que debe ser el rio del Espiritu Santo. » Le Mississippi était connu comme « Rio del Espiritu Santo » depuis 1519, voyez *Réal cédula dando facultad à Francisco de Garay para poblar la provincia de Amichel en la costa firme*, vol. III de la *Collección de los Viajes y Descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*, par Martin Fernandez de Navarrete, p. 147; « y entraron por un rio que hallaron muy grande y muy caudalosa, ... » Les Espagnols remontèrent cette rivière six leguas, et l'unique fleuve dans le golfe qui permit une navigation semblable était, à part le rio Grande, le Mississippi! C'est ainsi que le considère une autorité anglaise fort respectable dans l'Introduction au volume VIII des publications de la *Hackluyt Society* intitulé *Conquest of Florida by Hernando de Soto, by a gentleman of Elvas* (p. 23). Ce n'est qu'après avoir passé la baie d'Espiritu-Santo qu'ils prirent terre.

2) Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 601; cap. v, p. 603.

3) Les preuves sont trop nombreuses pour qu'il soit nécessaire de les citer.

4) Pour arriver à la Rivière Rouge il aurait fallu qu'ils remontassent vers le nord au moins 250 kil. à travers un pays marécageux et boisé. Si les voyageurs ont seulement cotoyé la Louisiane et n'ont pris terre définitivement qu'au Texas, il est probable que c'est le Trinity. Cependant je ne connais pas le Texas moi-même, sinon les côtes et les environs de El-Paso, et je ne me permets donc aucun jugement positif.

et à l'est du Nouveau-Mexique, ils y auraient trouvé une végétation plus arborifère, et des ressources alimentaires plus abondantes que celles que Cabeza de Vaca indique. Enfin l'apparition du mezquite comme plante nutritive indique clairement le Texas ! Et puis il n'y a pas à oublier que durant tout ce temps ils avaient le sentiment d'être toujours restés près de la côte, car lorsqu'ils virent les montagnes pour la première fois, ils crurent qu'elles descendaient jusqu'à la mer et qu'elles en étaient à quinze *leguas* seulement¹.

Pour atteindre des montagnes depuis n'importe quelle partie au nord du Texas il faut, allant à l'ouest, traverser les grandes plaines arides et inhabitables à l'homme. C'est surtout le cas depuis le Territoire Indien, entre lequel et le Nouveau-Mexique le Llano Estacado s'interpose, comme une barrière de plus de trois cents kilomètres de large, sans courants d'eau, sans arbres, presque sans végétation. Et quand on est arrivé à la limite occidentale de ce désert, au bord du Rio-Pecos, on est encore bien loin de la Sierra Blanca, qui est la chaîne de montagnes la plus rapprochée². Le rapport de Cabeza de Vaca indique au contraire, jusqu'au pied des hauteurs, un pays constamment propre à être habité par des tribus indiennes plus ou moins errantes dans un cercle limité; telles que l'étaient les tribus du Texas. C'est au centre de cet État, de l'autre côté du Brazos, qu'il faut chercher les « Sierras » des voyageurs espagnols, et la

1) *Nafragios*, cap. xxx, p. 541; Oviedo, *Hist. général*, lib. XXXV, cap. v, p. 605 : « E luego aquella noche enviaron à llamar gente abasco hacia la mar, y el dia siguiente vinieron muchos hombres e mugens à ver estos chripstianos e sus miraglos... e aquellos trabaxaron mucho per los llevar hacia la mar... » Il paraît qu'ils n'en étaient donc pas éloignés ! Les montagnes du Texas sont basses, et ce sont plutôt des collines élevées bordant des plateaux, que des montagnes. Elles sont aussi beaucoup plus éloignées de la côte que Cabeza de Vaca l'indique. Mais, entre le Mississipi et le Rio-Grande et même plus loin, il n'y a pas de montagnes en général, il faut aller beaucoup plus loin, dans le Tamaulipas, pour en trouver.

2) Il y a les montagnes Wichita dans le territoire indien, mais celles-ci se trouvent à l'Est du Llano Estacado. Quant à la sierra Blanca, elle est à une distance considérable du Pecos. La sierra Guadalupe en est plus rapprochée, mais il reste toujours la difficulté de traverser le désert aride, qui n'a jamais été habité par des Indiens, excepté par des tribus errantes qui se servaient de chiens pour porter leurs hardes. De ces chiens il n'en est pas fait mention, tandis que tous les voyageurs subséquents qui ont touché les plaines les mentionnent, à commencer par les historiens de l'expédition de Coronado.

rivière qui coulaient à leur pied était le Colorado méridional. Ici déjà les Indiens les conduisaient vers le couchant selon la coutume indienne, c'est-à-dire aussi droit que possible, les voyageurs suivaient donc à peu près le trentième degré de latitude. Cependant ils changèrent un peu de direction, remontant le Brazos pour quelques jours, puis traversèrent jusqu'au Colorado, de l'autre côté duquel, et d'une plaine de trente *leguas* au moins, ils rencontrèrent enfin le Rio de Las Vacas. Cette rivière est le Pecos et les Espagnols l'atteignirent tout près, sinon directement au point même, de son embouchure dans le *Rio-Grande-del-Norte*¹. Il n'y a pas de doute que ce ne soit le Rio-Pecos, car c'est le dernier point où les bisons sont mentionnés. En effet ce grand quadrupède n'a pas pénétré (au moins pas en troupes nombreuses) plus vers l'Ouest que les deux rives de ce cours d'eau, où dans les saisons chaudes il abondait antérieurement².

Ici Cabeza de Vaca et les autres voulurent remonter le Pecos vers le nord, mais les Indiens les en dissuadèrent. Ils suivirent cependant un fleuve pendant dix-sept jours au bout desquels ils le traversèrent³. Ils avaient choisi cette voie « parce que nous étions toujours persuadés qu'en marchant vers le coucher du soleil, nous trouverions ce que nous désirions. » Il paraît donc que le fleuve en question les conduisait à l'Ouest, et c'est en effet le cas avec le Rio-Grande, si on remonte son cours depuis l'embouchure du Pecos jusqu'à celle du Rio-Conchos à Presidio del Norte. Le grand fleuve descend depuis ce dernier endroit vers le sud-

1) Après avoir traversé cette rivière, ils n'en mentionnent plus aucune, aussi longtemps qu'ils allèrent vers l'Ouest. Il faut donc qu'ils aient touché le Pecos près de son embouchure, car sans cela, ils auraient eu à traverser le Pecos d'abord, puis le Rio-Grande ensuite.

2) Autant en 1580, qu'en 1583, les Espagnols trouvèrent de grands troupeaux de bisons dans les alentours du Pecos. « Testimonio dado en México sobre el descubrimiento doscienta leguas adelante, de las minas de Santa Bárbara gobernacion de Diego de Ibarra. » Vol. XV de la *Coleccion de Documentos inéditos relativos al Descubrimiento, Conquista y Organizacion de las antiguas Posesiones españolas en América y Océania, sacados de los Archivos del Reino, y muy especialmente del de Indias*, p. 149. Antonio de Espejo, *Relacion del viage*, vol. XV de la même collection, p. 123, « caminando par él, seis jornadas, como treinta leguas... gran cantidad de vacas de aquella tierra. »

3) Ceci est d'après *Nafragios*, cap. xxxi, p. 542. Oviedo, *Hist. general*, III, p. 609, dit quinze.

est, puis ensuite remonte vers l'est nord-est, de sorte que sa direction moyenne est de l'occident à l'orient. L'endroit où ils le traversèrent doit se trouver plutôt au-dessus qu'au-dessous du Presidio, car aucune mention n'est faite ensuite d'aucune rivière de quelque importance. Ce fleuve est donc le dernier que les Espagnols touchèrent avant d'entrer dans les « montagnes étendues » de l'autre côté desquelles était la Vallée des Cœurs. Ceci indique indubitablement que le cours d'eau mentionné est le Rio-Grande !

Entre le Rio-Grande à l'ouest et le Mississipi à l'est, Cabeza de Vaca avait donc rencontré au moins quatre rivières qui toutes traversaient un pays plus ou moins habitable pour des Indiens errants. Dans ce pays, l'aliment principal des indigènes, en tant qu'il était tiré du règne végétal, se composait de la tuna et du mezquite. Les têtes de colonnes du bison américain venant du Nord y débouchaient. Ces conditions topographiques, ces éléments de la flore comme de la faune, ne se trouvent réunis entre les deux fleuves que dans le Texas, car partout ailleurs les plaines inhabitées et presque inabordables, alors n'auraient pas manqué d'attirer l'attention du rapporteur ; tout en changeant considérablement l'itinéraire et finalement le résultat du voyage.

En outre, quelque partie du cours du Rio-Grande au nord du Texas que Cabeza de Vaca eût touchée, il n'aurait pu manquer d'apprendre des nouvelles des Indiens villageois (*Pueblos*) du Nouveau-Mexique. Les villages de ces derniers s'étendaient alors depuis Jaos près du Colorado au nord, jusqu'à San-Marcial ou fort Craig au sud¹, et tout le long du fleuve ainsi qu'à une

1) Les dernières ruines dénotant l'architecture à étages, si caractéristique des pueblos, se trouvent un peu au sud de San Marcial dans le Nouveau-Mexique. C'est là aussi que Chamuscado, Espejo et Onate ont successivement trouvé, en 1580, 1583 et en 1598, les premiers pueblos des Indiens Piro. Comp. aussi : Fray Alonzo de Benavides ; *Memorial que fray Juan de Santander de la orden de San Francisco, comissario general de Indias presenta à la magestad catolica del Rey don Felipe Quarto nuestro Señor*, 1630, p. 14. « Llegado à este rio por esta parte, comiençan las primeras poblaciones, per la Provincia y nacion Pira... c'était après avoir passé la Jornada del Muerto. Or celle-ci termine au nord à San Marcial ou près du fort Craig. »

certaine distance dans l'intérieur de chaque côté. Du fort Craig à la frontière du Chihuahua il y a à peine deux cents kilomètres, et cet intervalle était parcouru par des Apaches, des Mansos et des Zumas qui connaissaient fort bien les Pueblos et qui n'auraient pas manqué de faire comprendre à leurs visiteurs l'architecture singulière des Pueblos. Finalement il aurait été impossible de remonter le Rio-Grande pendant dix-sept journées sans tomber au beau milieu des Pueblos. Cabeza de Vaca non seulement n'en fait pas mention, mais il affirme que les habitations étaient de nattes et de branches.

J'en conclus donc qu'aussi longtemps que Cabeza de Vaca et les siens se trouvèrent à l'est du Rio-Grande-del-Norte, ils n'entrèrent jamais dans le territoire du Nouveau-Mexique, mais qu'ils traversèrent tout l'État du Texas dans sa largeur, sans remonter à sa frontière septentrionale. Il est également sûr que durant ce trajet ils n'entendirent nulle part parler des Indiens sédentaires du Nord, de leurs maisons étagées, en pierres et en briques cuites au soleil.

Il se pourrait cependant que, après avoir traversé le fleuve, et entre ce dernier et la vallée des Cœurs, les Espagnols eussent touché aux populations des Pueblos et que les demeures en terre, mentionnées comme ayant été rencontrées à dix-sept journées du Rio-Grande, aient été de l'un ou de l'autre de leurs villages.

Pedro de Castañeda, un des compagnons de Coronado, dans son expédition au Nouveau-Mexique, affirme que le « Valle de los Corazones » de Cabeza de Vaca, était au sud de la vallée de Sonora¹. Coronado, tel que je crois l'avoir prouvé autre part, entra dans cette vallée près de Babiadora, c'est-à-dire à deux cents kilomètres environ au sud de la limite qui sépare le Mexique du territoire nord-américain de l'Arizona². C'est donc dans l'État de Sonora, et entre le 29^e et le 30^e degré de latitude qu'il faut cher-

1) Pedro de Castañeda, *Relation du voyage de Cibola*, p. I, cap. ix, p. 44, p. II, cap. II, p. 157, etc.); Juan Jaramillo, *Relation du voyage fait à la nouvelle Terre*, même volume, p. 366 et 367 de l'appendice.

2) *Cibola*, dans le *Sountagblatt* du *New-York Staatszeitung*, mai et juin 1835.

cher la vallée des Cœurs ¹. Pour s'y rendre depuis les rives du Rio-Grande dans l'Etat de Chihuahua, et pour passer en même temps par les Pueblos du Nouveau-Mexique, il fallait faire un coude énorme. Cabeza de Vaca affirme au contraire qu'ils marchaient aussi directement que possible vers le couchant. Mais il y a une preuve beaucoup plus concluante encore. Les habitants du pays où les Espagnols virent les maisons en terre, ou jusque près des Corazones, possédaient des turquoises. Ils obtenaient ces pierres du Nord en échange de *plumes de perroquets* ! Il n'y a pas de perroquets au Nouveau-Mexique ; ni même dans l'Arizona, cependant ils en estiment les plumages beaucoup dans les Pueblos et les obtiennent de Sonora et de Chihuahua. Dans ces deux États et dans les grandes forêts de pins de la Sierra Madre que leur frontière traverse du nord au sud, au 30° degré de latitude, une espèce d'ara (*Guacamayos*) vert et jaune est assez commun. Je l'ai rencontré dans l'intérieur de cette chaîne inconnue, à l'ouest de Casas Grandes, où, voltigeant de faite en faite des plus hauts sapins, il est un des premiers à saluer par sa conversation bruyante le soleil levant. C'est donc dans cette Sierra Madre parsemée jadis de petits villages d'Indiens Opatas, Jovas et Eudeves, dont les maisons étaient en terre quelquefois ², qu'il faut chercher les demeures fixes construites de ce

1) Les Indiens qui accompagnaient Cabeza de Vaca étaient des Pimas. Ils fondèrent Bamoa sur le rio de Petatlan. Voy. P. Andres Perez de Ribas, *Historia de los Triunfos de nuestra Santa-Fee entre Gentes los mas barbaras y fieras del nuevo Orbe*, etc. Madrid, 1645, lib. I, cap. vii, p. 25. Bamoa est un village du Cinaloa, où, d'après Manuel Orozco y Berra (*Geografía de las lenguas y carta Etnográfica de México*, p. 333), vivent des Indiens Pimas.

2) Si, comme je le crois, c'est au sud de Casas Grandes (canton de Galéana-Chihuahua), que les Espagnols sont entrés dans la sierra Madre, ils tombèrent entre ces tribus. D'après le *Rudo Ensayo, tentativa de una provincial Description geográfica de la Provincia de Sonora, sus Terminos y confinantes* (1761-1762), les Jovas occupaient, au siècle dernier : Ponida, Jeopari, Mochopa, Satechi et les abords du Rio-Mulatos et de l'Aros. D'après Orozco y Berra, *Geographia*, etc. p. 345, en 1627 ils vivaient aussi à Arivechi et à Zahuaripa, tandis que les Eudeves occupaient au xvii^e siècle, entre autres Batuco, Bacanora, et Matape (p. 344). Les deux langues sont traitées comme dialectes opatas. Voyez Francisco Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de México*, vol. II, p. 153 ; *Rudo Ensayo*, cap. v, p. 70, § 1. « Son las dos naciones principales que pueblan la Sonora, es á saber, la Opata y la Pima. Dixi principales, porque al Opata pueder reducirse los Eudebes y Jobas, aquellos por diferenciarse tan poco en lengua de la Opata, como la Portuguesa de la Castellana, ó la Provenza de la Frances. »

matériel que Cabeza de Vaca mentionne, et non au Nouveau-Mexique qu'il a aussi peu visité à l'ouest qu'à l'est du Rio-Grande del Norte.

Il reste maintenant à examiner si les voyageurs *ont entendu parler* des Pueblos néo-mexicains pendant qu'ils étaient en route pour Sonora, entre les rives du Rio-Grande et la vallée des Cœurs, cela semblerait être indiqué par le passage suivant : « Ils nous donnèrent beaucoup de colliers et quelques coraux que l'on trouve dans la mer du Sud, beaucoup de turquoises qu'ils tiennent de vers le nord ; et à moi ils me donnèrent cinq émeraudes travaillées en pointes de flèches, avec lesquelles ils font des jeux et des danses, et ils me dirent qu'ils les apportaient d'une montagne très haute qui se trouve vers le nord, et qu'ils les achetaient en échange de panaches et de plumes de perroquet ; ils disaient qu'il y avait là beaucoup de monde et des maisons fort grandes ¹. »

Les émeraudes pourraient bien avoir été de l'obsidienne verte. Il y a beaucoup d'obsidienne de couleur verre de bouteille et absolument limpide, dans la sierra de Huachinera près des bords du rio Yaqui supérieur, dans l'Etat de Sonora. Ceci se trouve au nord de Batuco (près duquel la vallée des Cœurs était située) et à une distance d'environ cent vingt-cinq kilomètres. Quant aux grandes maisons, il est possible que ce soit une allusion aux bâtiments élevés des pueblos, mais il est tout aussi possible que cela ait été une réminiscence des villages en adobe, alors en ruines, que les Pimas du Nord habitaient dans le temps sur les bords du Rio-Gila en Arizona, et dont la fameuse Casa Grande est aujourd'hui le spécimen le mieux préservé ². Jusqu'au xvii^e siècle les Pimas du Sud, vivant tout près de la vallée des Cœurs, occupaient des édifices semblables ³,

1) *Nafragios*, cap. xxxi, p. 543 ; Oviedo, *Hist. natural*, III, p. 610, varie un peu le sens.

2) La Casa Grande a été si souvent décrite que je ne me permets pas d'en refaire la description ici. Je l'ai visitée en 1883. Selon M. J.-D. Walker, à la bonté duquel les voyageurs scientifiques doivent tant de souvenirs précieux et agréables, ce village a été bâti et habité par les Pimas.

3) Ribas, *Historia de los Triunfos*, etc., lib. VI, cap. ii, p. 360, « porque eran de paredes de grandes adobes, que hazian de barro, y cubiertas de azotéas, y

et il n'est pas invraisemblable que c'est aux demeures de leurs parents du Nord, et non aux lointains villages du Nouveau-Mexique, qu'ils faisaient allusion.

Quoique Cabeza de Vaca ne puisse donc en aucune manière prétendre à l'honneur d'avoir découvert et visité le premier le Nouveau-Mexique et ses habitants, il n'en est pas moins vrai que ses rapports et ceux de ses compagnons, quelques vagues qu'ils fussent, donnèrent à Mexico le branle pour des entreprises de découvertes et d'exploration dans l'extrême Nord. La Nouvelle-Espagne était préparée pour des tentatives de ce genre, car il y avait déjà plusieurs années que la renommée de *sept villes* riches et peuplées travaillait l'imagination des colons espagnols au Mexique, et attirait l'attention des gouvernants dans cette direction.

terrados. Algunas dellas edificaren mucho mayores, y controveras á modo de uerdes... P. Francisco Javier Alegre, *Historia de la Compañia de Jesús en Nueva España*, vol. I, lib. III, pp. 231-235, est tout aussi explicite.

(La suite au prochain n°.)

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite)

La légende des sept villes est ancienne. On la trouve entre autres sur le *Universalior Cogniti Orbis Tabula* de Jan Ruysch, de l'an 1508. C'est le récit de la fuite d'un évêque portugais dans une île appelée Antilia avec un nombre de chrétiens que les Maures avaient chassés de la péninsule ibérique¹. Vers l'an 1529 Nuño de Guzman, alors président de l'audience royale à Mexico, gouverneur de la Nouvelle-Galice, mais de fait de la Nouvelle-Espagne entière, fut informé, dit-on, par un Indien d'Oxitipar, que vers le Nord il y avait sept villes « si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. » Pour y arriver il fallait « s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers². » Cette fable, précédée de celles des Amazones, qui avait déjà amené Cortès à faire des tentatives d'exploration du côté de Xalisco, poussa Nuño de Guzman jus-

1) Fray Gregorio Garcia, *Origen de los Indios*, Lib. III, Cap. xx, p. 189.

2) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. 1, p. 2; *Primera Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman*, vol. II, Col. de documentos de Garcia Icazbalceta, p. 291 : « É quiso seguir la de las siete cibdades, de que tenia noticia al principio que de México salió... » — *Segunda Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman Id.*, p. 303 : « La demanda que llevábamos cuando salimos à descubrir este rio era las Siete Cibdades, porque el Gobernador Nuño de Guzman tenia noticia dellas. » — Je me permets aussi de citer, à ce sujet, un de mes travaux, publié dans le 1^{er} volume des *Papers of the Archaeological Institute of America*, et intitulé, *Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New-Mexico*, p. 5., enfin aussi *Cibola*. (*N. Yorker Staats-Zeitung*), mai 1885.

et il n'est pas invraisemblable que c'est aux demeures de leurs parents du Nord, et non aux lointains villages du Nouveau-Mexique, qu'ils faisaient allusion.

Quoique Cabeza de Vaca ne puisse donc en aucune manière prétendre à l'honneur d'avoir découvert et visité le premier le Nouveau-Mexique et ses habitants, il n'en est pas moins vrai que ses rapports et ceux de ses compagnons, quelques vagues qu'ils fussent, donnèrent à Mexico le branle pour des entreprises de découvertes et d'exploration dans l'extrême Nord. La Nouvelle-Espagne était préparée pour des tentatives de ce genre, car il y avait déjà plusieurs années que la renommée de *sept villes* riches et peuplées travaillait l'imagination des colons espagnols au Mexique, et attirait l'attention des gouvernants dans cette direction.

terrados. Algunas dellas edificaren mucho mayores, y controveras á modo de uerdes... P. Francisco Javier Alegre, *Historia de la Compañia de Jesús en Nueva España*, vol. I, lib. III, pp. 231-235, est tout aussi explicite.

(La suite au prochain n°.)

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite)

La légende des sept villes est ancienne. On la trouve entre autres sur le *Universalior Cogniti Orbis Tabula* de Jan Ruysch, de l'an 1508. C'est le récit de la fuite d'un évêque portugais dans une île appelée Antilia avec un nombre de chrétiens que les Maures avaient chassés de la péninsule ibérique¹. Vers l'an 1529 Nuño de Guzman, alors président de l'audience royale à Mexico, gouverneur de la Nouvelle-Galice, mais de fait de la Nouvelle-Espagne entière, fut informé, dit-on, par un Indien d'Oxitipar, que vers le Nord il y avait sept villes « si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. » Pour y arriver il fallait « s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers². » Cette fable, précédée de celles des Amazones, qui avait déjà amené Cortès à faire des tentatives d'exploration du côté de Xalisco, poussa Nuño de Guzman jus-

1) Fray Gregorio Garcia, *Origen de los Indios*, Lib. III, Cap. xx, p. 189.

2) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. 1, p. 2; *Primera Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman*, vol. II, Col. de documentos de Garcia Icazbalceta, p. 291 : « É quiso seguir la de las siete cibdades, de que tenia noticia al principio que de México salió... » — *Segunda Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman Id.*, p. 303 : « La demanda que llevábamos cuando salimos à descubrir este rio era las Siete Cibdades, porque el Gobernador Nuño de Guzman tenia noticia dellas. » — Je me permets aussi de citer, à ce sujet, un de mes travaux, publié dans le 1^{er} volume des *Papers of the Archaeological Institute of America*, et intitulé, *Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New-Mexico*, p. 5., enfin aussi *Cibola*. (*N. Yorker Staats-Zeitung*), mai 1885.

qu'à Sinaloa. Ses éclaireurs parvinrent même dans le sud de l'État de Sonora. Là, sur les bords du rio Yaqui, deux de ses officiers, Alcaraz et Cebreros, obtinrent des détails encore plus confus sur les terres du nord¹. On leur parla ainsi d'un grand fleuve, que les habitants de ses rives avaient barré au moyen d'une chaîne en fer! La chute, bien méritée du reste, de Guzman en 1536 mit tous les efforts dans cette direction en désarroi; son successeur Diego de Torres mourut en 1538², avant [d'avoir pu s'occuper de découvertes, et Francisco Vasquez Coronado, beau-fils du trésorier Alonzo de Estrada, fut confirmé comme gouverneur de la Nouvelle-Galice seulement le 18 avril 1539³. Trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses compagnons à Culiacan; cependant rien ne s'était fait. Et certes, ce n'était pas le manque d'énergie ni de sagacité chez les hommes qui gouvernaient la Nouvelle-Espagne à cette époque, qui causait cette inertie apparente. Un pouvoir temporel que Don Antonio de Mendoza exerçait au nom de la couronne, que supportait Pedro de Alvarado et avec lequel Cortès même était alors sur un bon pied extérieurement; une église au milieu de laquelle retentissaient les grands noms de fray Martin de Valencia, fray Toribio de Paredes (surnommé Motolinia,) de l'archevêque Zumarraga, de l'évêque de Chiapas, fray Bartolomé de las Casas, de fray Luis Cancer, de fray Pedro de Angulo, ne manquaient ni de la force intellectuelle ni de l'appui moral pour tenter de grandes choses. Mais ce qui manquait, c'étaient d'abord les moyens matériels, ensuite la consolidation indispensable à toute action au dehors. Le Mexique, il est vrai, n'avait pas, après sa conquête, dû passer par les perturbations sanglantes dont le Pérou était en proie alors, mais il avait fallu toute la prudence et toute la fermeté du gouvernement d'Espagne pour éviter de semblables désastres. En premier lieu Cortès devait être écarté, car il menaçait de devenir un ennemi autrement dangereux que Gonzalo Pizarro le fut jamais au Pérou.

1) *Segunda Relacion anónima*, p. 303.

2) Matias de la Mota Padilla, *Historia de la Nueva Galicia*, Cap. XXI, p. 109.

3) *Idem.*, p. 110.

Ensuite il fallut réprimer les désordres que les administrateurs destinés à supplanter Cortès provoquèrent. Puis après avoir créé le gouvernement de la Nouvelle-Galice comme une barrière aux empiètements de Cortès vers le nord, le premier chef auquel on confia cette nouvelle province, Nuño de Guzman dut être sûrement puni pour la conduite criminelle qu'il menait envers les Indiens comme envers ses propres compatriotes. Le travail du vice-roi Don Antonio de Mendoza consistait donc en une réorganisation complète du vaste et incohérent empire qui lui était confié, et c'était un travail à la fois lent, difficile et pénible.

Le vice-roi n'en oublia pas, pour cela, les perspectives que les rapports de Cabeza de Vaca ouvraient vers l'intérieur et au delà des limites connues. Il paraît que déjà en 1538, deux religieux, les P.P. fray Juan de la Asuncion et fray Pedrol Nadal partirent le 31 janvier et se rendirent à environ six cents *leguas* au nord-est, jusqu'aux bords d'un grand fleuve qu'ils ne purent pas traverser, ce qui les força à rebrousser chemin. Ce fleuve, d'après les observations astronomiques du frère Nadal (nécessairement fort incomplètes), était situé au 35° degré de latitude, et la source à laquelle j'emprunte le fait, identifie cette rivière avec ce qui maintenant se trouve être le Gila! Ces deux moines seraient donc les premiers blancs qui auraient foulé le sol de l'Arizona méridional. Leur expédition fut entreprise par ordre du vice-roi Mendoza¹.

Les religieux étaient alors pour le gouvernement espagnol de puissants auxiliaires dans tout ce qui concernait des découvertes difficiles et hasardeuses. Ils étaient en même temps des

1) Fray Juan Domíngó Arricivita, *Cronica seráfica y apostólica del Colegio de Propaganda fide de la Santa Cruz de Querétaro en la Nueva España*, 1792: Prólogo: « El año quinientos treinta y ocho por Enero salieron de México, por orden del señor Virrey, los Padres Fr. Juan de la Asuncion, y Fr. Pedro Nadal, y caminando al Norueste como seiscientas leguas, llegaron a un Rio muy caudaloso que no pudieron pasar; y el Padre Nadal, que era muy inteligente en las matematicas, observo la altura del Polo en treinta y cinco grados. — Fray Geronimo de Mendieta, *Hist. eclesiástica Indiana*, lib. IV, cap. XI, p. 398. En el mismo año de treinta y ocho, envió otros dos frailes por tierra y por la misma costa del mar del sur, la vuelta hacia el norte, por Jalisco y la Nueva-Galicia... » Les détails ne sont pas toujours d'accord, mais ils paraissent se rapporter au même fait principal.

auxiliaires peu coûteux, car leurs voyages, entrepris avec les moyens les plus restreints, étaient des voyages de mission et par conséquent à la charge des ordres dont ils faisaient partie. Après la tentative infructueuse de l'année 1538, Don Antonio de Mendoza ne se découragea point, et comme les franciscains étaient les plus répandus dans la partie nord de la Nouvelle-Espagne, il se concerta d'abord avec leur provincial qui était alors le frère Antonio de Ciudad-Rodrigo. Ce dernier choisit pour entreprendre un nouveau voyage vers le Nord le frère Marcos, originaire de Nice et par conséquent appelé *Fray Marcos de Niza* dans les sources espagnoles. C'était un « prêtre régulier, pieux, doué de toutes vertus et dévouement, » et qui était « approuvé et reconnu capable de faire ce voyage de découverte, non seulement à cause des qualités indiquées ci-dessus, mais encore à cause de ses connaissances en théologie, et même en cosmographie et en navigation¹.

Fray Marcos n'en était pas à ses premières armes dans les dures missions de l'Amérique. Arrivé au Mexique en 1531, il passa presque immédiatement à la côte du Pacifique, et de là au Pérou l'année suivante, et accompagna Sébastien de Belalcázar à Quito. Revenu au Mexique (probablement avec Pedro de Alvarado), il s'y fit remarquer par les qualités que je viens de mentionner aussi bien que par ses écrits². Le choix paraissait donc être heureux.

Afin d'assurer au missionnaire un compagnon utile, le vice-roi lui adjoignit, en qualité de guide et en le mettant sous ses ordres, le nègre Estévanico qui avait accompagné Cabeza de Vaca et qui par conséquent connaissait une partie du pays et savait, ou croyait savoir, se procurer un contrôle des tribus sauvages. En outre, six Indiens naturels de Sinaloa, auxquels

1) Fray Antonio de Ciudad-Rodrigo, *Attestation* (dans *Voyage de Cibola*, Appendice, p. 254.)

2) Il avait déjà écrit : « *Conquista de la provincia del Quito; ritos y ceremonias de los Indios;* » « *Las dos Lineas de los Incas y de los Scyris en las provincias del Peru y del Quito;* » « *Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Peru y del Cuzco* ». — Voyez Juan de Velasco, *Histoire du royaume de Quito*, traductions Ternaux-Compans, vol. XVIII et XIX, Paris, 1842. Préface, p. viii.

le père Marcos avait donné à Mexico quelque instruction dans la langue espagnole comme dans la religion, furent chargés de l'accompagner. Conjointement avec Francisco Vasquez Coronado qui allait prendre possession du gouvernement de Culiacan et de la Nouvelle-Galice en général, le moine franciscain partit de la ville de Mexico dans l'automne de l'année 1538. Le 25 novembre (ancien style), il accusait réception, dans la ville de Culiacan probablement, des instructions par écrit du vice-roi, que Coronado venait de lui remettre¹.

Ces instructions témoignent à la fois d'un sentiment de justice et d'humanité, et de beaucoup de circonspection, chez Don Antonio de Mendoza. Il enjoint d'abord au missionnaire :

« Premièrement, aussitôt que vous arriverez dans la province de Culiacan, vous devez exhorter et encourager les Espagnols qui résident dans la ville de San-Miguel, à bien traiter les Indiens qui sont en paix avec nous, et à ne pas les employer à des travaux excessifs. Vous assurerez que s'ils agissent ainsi on leur fera toutes sortes de faveurs, et Sa Majesté leur accordera des indemnités pour les maux qu'ils ont soufferts. Ils trouveront en moi quelqu'un qui les aidera puissamment pour cela; mais s'ils se conduisent autrement, ils seront punis et n'obtiendront aucune grâce. Vous ferez savoir aux Indiens que je vous envoie au nom de Sa Majesté, afin de recommander qu'on les traite bien. Vous leur direz que l'Empereur a été très peiné des maux qu'on leur a fait souffrir, que dorénavant il n'en sera point ainsi, et que qui-conque les maltraitera sera puni.

« Vous les assurerez qu'on ne les réduira plus en esclavage, qu'on ne les enlèvera plus de leur pays, et qu'au contraire on les laissera vivre chez eux en liberté sans leur faire ni mal ni tort. Faites en sorte qu'ils bannissent toute crainte... »

Après avoir informé le religieux qu'il lui adjoint le nègre comme guide et que ce dernier doit lui « obéir en toutes choses, comme à moi-même », et de plus que le gouverneur « Francisco

1) Fray Marcos de Niza, *Accusé de réception*. (*Voy. de Cibola*, Appendice, p. 253.)

Vasquez engagera pareillement les Indiens qui sont venus avec Dorantes et les autres naturels de ce pays que l'on pourra trouver, afin que si vous croyiez, vous et le gouverneur, devoir les emmener, vous le fassiez... », le vice-roi lui fait les recommandations suivantes touchant le voyage même :

« Vous chercherez toujours à voyager avec le plus de sûreté possible; vous vous informerez d'abord si les naturels sont en guerre entre eux; vous éviterez de leur donner occasion d'agir contre votre personne, ce qui forcerait de procéder contre eux et de les punir, car, dans ce cas, au lieu d'aller leur faire du bien et les éclairer, il arriverait le contraire.

« Vous prendrez le plus grand soin d'observer la force des peuplades, si elles sont nombreuses ou non, si elles vivent dispersées ou réunies; l'aspect et la fertilité du pays, la température, les arbres, les plantes, les animaux sauvages qui s'y trouvent; la nature du sol, s'il est aride ou coupé par des rivières, si elles sont grandes ou petites; les pierres et les métaux qu'il renferme. Si vous pouvez vous procurer des échantillons de tous ces objets, apportez-en ou envoyez-en afin que Sa Majesté puisse être parfaitement instruite.

« Informez-vous constamment si l'on a connaissance du voisinage de la mer, soit du Nord, soit du Sud, car il pourrait se faire qu'il y ait un golfe par où la mer pénétrât dans l'intérieur. Si vous parvenez à la côte de la mer du Sud, vous enterrerez, sur le rivage, au pied d'un arbre élevé et remarquable, des lettres dans lesquelles vous rendrez compte de ce que vous jugerez à propos de faire savoir. Pour que l'on reconnaisse l'arbre où vous laisserez des lettres, vous y ferez une croix, ainsi qu'à l'embouchure des rivières, dans les endroits qui peuvent servir de ports, et vous y déposerez des lettres. Si l'on expédie des vaisseaux, ils auront ordre de rechercher ce signal.

« Vous ne manquerez pas d'avoir soin d'envoyer constamment des Indiens pour faire savoir la route que vous prenez, comment vous êtes reçu, et ce que vous trouvez de plus remarquable¹. »

1) Antonio de Mendoza, *Instruction donnée... au frère Marcos de Niza*.

Ainsi muni, préparé et accompagné, Fray Marcos de Niza partit de Culiacan avec le nègre et un frère lai du nom d'Onorato, le vendredi 7/19 mars 1539. Ils marchaient vers le Nord¹.

Arrivés sur les bords de la rivière de Pitatlan, ils s'arrêtèrent, selon toute probabilité, dans le village de Bamoa. Les Indiens qui y demeurent parlent la langue des Pimas inférieurs du Sonora. C'était alors une colonie récente, ayant été fondée deux ans auparavant seulement, par les Indiens qui avaient suivi Cabeza de Vaca de la vallée des Cœurs, et de ses environs. Ici, frère Onorato tomba malade, et il fallut l'y laisser et continuer son chemin sans lui après s'être reposé trois jours dans le village de Pitatlan². Partout les Indiens leur firent le meilleur accueil quoiqu'ils fussent effrayés³ par les chrétiens de la ville de San Miguel, qui, jusqu'à cette époque, avaient l'habitude de leur faire la guerre et de les réduire en esclavage³. Comme la distance qu'ils parcoururent alors était, selon le calcul du frère Marcos, de « vingt-cinq à trente lieues au delà de Pitatlan », il s'ensuit que les naturels du pays parlaient un dialecte de l'idiome cahita ou yaqui⁴. Il n'était pas difficile pour le missionnaire de se faire comprendre à eux par le moyen des interprètes indiens qui l'accompagnaient, car ces derniers étaient, ou bien les plus proches voisins de ces indigènes, ou bien de ceux-ci mêmes. Le chemin ne devait pas s'éloigner beaucoup de la côte, car ils étaient en constante communication avec ses habitants. Quatre journées de marche au delà, après avoir traversé un désert (*desierto*, dans le sens d'un pays dépeuplé, et non pas comme indiquant une région aride et sablonneuse), ils tombèrent chez des Indiens qui n'avaient aucune connaissance des blancs. Ceux-là lui firent comprendre par des interprètes que dans l'intérieur « à quatre ou cinq jours de marche de l'en-

(V. de Cibola, Appendice I, p. 249.) Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, cap. vii, pp. 155 et 156.

1) Fr. Marcos de Niza, *Relation* (V. Cibola, Appendice, II, p. 256; Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, p. 156.

2) *Relation*, p. 257; Herrera, *Idem*, p. 156.

3) *Relation*, p. 258.

4) Orozco y Berra, *Geografía*, p. 335. Selon Ribas, *Hist. de los Triunfos*, lib. II, cap. xxvii, p. 101, c'étaient les Ahomes, peut-être aussi les Teguecos.

droit où les chaînes de montagnes s'abaissent, on trouve dans une plaine fort étendue un nombre considérable de grandes villes habitées par des gens habillés de coton. » Ce qu'on lui fit entendre en outre, touchant la connaissance que ces gens devaient avoir de l'or et l'emploi qu'ils en faisaient, est sujet à caution. Le frère leur montrait les métaux qu'il emportait pour connaître ceux du pays, « ils prirent de l'or et me dirent que ces naturels avaient des bassins de cette matière, et qu'ils portaient au nez et aux oreilles des objets ronds en or; qu'ils avaient des petites pelles du même métal avec lesquelles il raclent leur sueur pour s'en débarrasser¹. » Puis il ajoute l'observation suivante que est d'une haute importance pour la détermination de la route que suivit le missionnaire : « Mais comme cette plaine s'éloigne de la côte, et que mon intention était de ne pas m'en écarter, je résolus de la laisser pour mon retour afin de mieux l'observer. »

Les Indiens Mayos (une branche des Yaqui) chez lesquels ou tout près desquels Fray Marcos se trouvait, ne connaissaient alors aucun métal quelconque². Ceux que le moine leur montrait, ils les jugeaient et les comparaient avec des matières connues d'après leur *aspect extérieur* seulement; et non pas d'après leurs qualités physiques. L'or étant jaune, ils en conclurent tout naturellement que la poterie jaunâtre des Pimas, que les ornements jaunes qu'ils portaient, étaient de la même substance. Aussi l'or avait plus de ressemblance avec la couleur de cette poterie³ que le cuivre rouge, le fer bleuâtre, l'étain, l'airain, ou même le laiton. De son côté, le religieux qui avait été au Pérou où les indigènes possédaient des ustensiles en or, entendant parler de populations assez fortes, ne vit rien d'extraordinaire dans la conclusion à laquelle le conduisait la réponse des Indiens : que ces populations avaient des vases et d'autres objets du même métal. C'était un malentendu, mais d'autant plus

1) *Relation*, p. 259; Herrera, dec. VI, p. 156.

2) Ribas, *Hist. de los Triunfos*, etc., lib. IV, cap. 1, p. 236; lib. V, cap. 1, p. 284; mais surtout lib. I, cap. III, p. 10.

3) *Relation*, p. 260; Herrera, dec. VI, p. 256.

inévitable que l'on se comprenait sur les mots, sans pouvoir soupçonner la grande divergence des points de vue.

C'est parmi les Mayos ou chez les Yaqui, que le franciscain eut ces informations. Les populations plus nombreuses dont on lui parlait comme étant dans l'intérieur des terres, étaient évidemment les Pimas du Sonora, qui occupaient, et occupent encore en partie, les alentours des flancs occidentaux de la Sierra Madre, entre le 28° et le 29° degré de latitude.

Des Mayos ou Yaquis il passa à Vacapa. Le mot indiquerait qu'il appartient à l'idiome Pima que l'on appelle aussi Névome, et frère Marcos nous dit que l'endroit était à « quarante leguas » de la mer. Il commençait donc à s'éloigner des côtes et à se diriger plus vers le nord-nord-est. Sur la carte dressée par le P. jésuite Eusebius Kühne (Eusebio Kino) on trouve *St Ludov. de Bacapa*, mais cette mission est placée presque à l'ouest de la ville de Tucson dans l'Arizona¹. Parti de Culiacan le 19 mars, fray Marcos arriva à Vacapa l'avant-veille du dimanche de la Passion², et dans un terme aussi court il n'avait guère pu parvenir plus loin qu'au centre du Sonora. L'idée exprimée à moi l'année dernière par une personne dont les appréciations m'ont toujours été très intéressantes et fort utiles; Don Epitacio Paredes de Magdalena en Sonora, que Vacapa se trouvait alors non loin de la mission de Matape³ (anciennement Matapa), n'est donc pas invraisemblable. Cependant, Matape est classifié comme un village d'« Eudeves » par Don Manuel Orozco y Berra, mais en tous les cas il était sur les confins des territoires occupés par les idiomes Pimas et Opatas au dernier desquels appartient l'Eudeve à titre de dialecte.

L'après-midi du dimanche de la Passion, fray Marcos expédia le nègre Estévanico en avant avec des Indiens pour reconnaître le pays. Auparavant il avait aussi envoyé des messagers

1) P. Joseph Stocklein, *Der neue Weltbott*, vol. I, 1728. — La carte est aussi dans les *Lettres édifiantes et curieuses*. — Comparez aussi le journal de Matio-Mange dans la 4^e série des *Documentos para la Historia de Méjico*, 1856, vol. I, p. 327, et dans la même collection le rapport du P. Jacob Sedelmair S.-J., *Relacion que hizo... misionero de Tubutama*, vol. II, pp. 846-859.

2) *Relation*, p. 260. Herrera confirme.

3) Cette mission date de 1629. Orozco y Berra, *Geographia*, etc., p. 344.

indiens pour qu'ils se rendissent à la mer par trois routes différentes, afin d'obtenir des renseignements sur la côte. Le nègre par contre devait s'avancer à cinquante ou soixante lieues vers le nord afin de voir si dans cette direction, « il pourrait découvrir quelque chose d'important sur ce que nous cherchions. Je convins avec lui que s'il apprenait qu'il y eût des contrées peuplées, riches et considérables, de ne pas s'avancer davantage ; mais de retourner en personne ou de m'expédier des Indiens avec un signal dont nous étions convenus. Si c'était un pays de grandeur ordinaire, il devait m'envoyer une croix blanche longue d'une palme ; s'il était plus important, la croix devait avoir deux palmes, et si ce pays était plus considérable que la Nouvelle-Espagne, le signe était une grande croix ¹. » Frère Marcos ne s'éloignait des côtes qu'avec défiance, et il obéissait en cela directement aux instructions du vice-roi Mendoza.

Il ne fut pas peu surpris quand, quatre jours déjà après le départ d'Estévanico, arrivèrent des indigènes que ce dernier lui envoyait avec une croix de la grandeur d'un homme et avec l'invitation « de partir à l'instant sur ses traces, qu'il avait trouvé des gens qui lui parlaient d'un pays le plus grand du monde, et qu'il avait avec lui des Indiens qui y avaient été, il m'en envoyait un. Il me fit dire des choses si surprenantes sur sa découverte que je refusai de les croire avant de les avoir vus... » Il questionna donc l'Indien ; qu'il trouvait très raisonnable, et ce dernier lui dit : « qu'il y avait trente journées de marche depuis l'endroit où était Estévan jusqu'à la première ville du pays que l'on nomme Cibola... Il affirme et il certifie que dans cette première province il y a sept villes très grandes qui toutes appartiennent à un souverain. On y voit de grandes maisons de pierres et de chaux ; les plus petites ont un étage surmonté d'une terrasse : il y en a de deux et de trois étages. Celle du souverain en a quatre fort bien ordonnés. On voit à la porte des maisons principales beaucoup d'ornements en turquoises, pierres très communes dans le pays. Les habitants de ces villes sont très bien vêtus. Il me donna

1) *Relation*, p. 260.

beaucoup d'autres détails sur ces sept villes et sur d'autres provinces plus éloignées et plus considérables que celle des sept villes ¹. »

Quoique pressé de suivre les traces du nègre, fray Marcos dut attendre le retour des messagers qu'il avait envoyés à la côte, et ceux-ci revinrent en effet le jour de Pâques fleuries. Leurs rapports n'étaient pas encourageants, ces côtes étaient pauvres, ainsi que les îles qui les bordaient. Leurs habitants (évidemment les *Seris*)², qui vinrent avec les messagers lui apportèrent : « des boucliers de cuir de vache bien travaillés, et assez grands pour couvrir des pieds à la tête ; il y a des orifices pratiqués en haut de l'endroit où la poignée est fixée afin que l'on puisse voir étant derrière. Ils sont si forts, que je ne crois pas qu'une arquebusade les traverse. » Ce que le franciscain prend ici pour des boucliers en peau de bison, était selon toute probabilité en peau du grand cerf rouge (*Cervus canadensis*) ou brun, qui descendait jusque dans les parties montagneuses du nord du Sonora. La taille de ce magnifique animal ne le cède guère en hauteur au bœuf domestique. Par une singulière coïncidence il arriva le même jour « trois Indiens de la race que l'on appelle Peints. Ils avaient le visage, la poitrine et les bras peints, ils habitent dans la direction de l'est. Un certain nombre résident dans le voisinage des sept villes. » Ces naturels étaient des Pimas ³.

Dans la pensée qu'Estévanico l'attendait en chemin ainsi qu'il avait été convenu, le religieux se mit en marche pour l'atteindre et partit de Vacapa le matin du surlendemain de Pâques. Il avait avec lui entr'autres deux Seris de l'île de Tiburon et trois Pimas de l'est. Mais Estévan ne l'attendit pas, il continua

1) *Relation*, p. 261. Herrera donne moins de détails. (*Hist. général*, dec. VI, p. 457.)

2) Les Seris habitaient les côtes, et s'étendaient du côté de l'Est, jusqu'à près du centre du Sonora ; au sud, au moyen des Guaymas (une de leurs branches), ils s'approchaient des Yaqui. Ribas, *Hist. de los Triunfos, etc.*, lib. VI, cap. 1, p. 358 : « ere sobremanera bozal, sin pueblos, ni casas, ni sementeras. No tienen rios, ni arroyos, y beuen de algunas laganallas, y charcos de agua. »

3) A l'heure qu'il est les Pimas du Gila décorent leurs villages au moyen de peintures bizarres et frappantes. Les Pimas inférieurs vivent à l'est de Matape.

son chemin en avant, se contenta d'envoyer à son supérieur de temps en temps des messagers avec des croix d'une grandeur égale à la première. Castañeda dit : « il, crut se procurer le plus grand honneur en allant seul à la découverte de villes aussi célèbres »¹; c'est possible, mais son ambition lui coûta bien cher plus tard.

Pour se former une idée de la route que suivait le moine ainsi que de celle du nègre, il faut se rappeler d'abord qu'ils cheminaient vers le *nord*, et ensuite que des Indiens qui *connaissaient le pays* les guidaient de *bon gré*; donc par les chemins les plus directs possibles. Ce chemin était connu et, quoiqu'il ne fût pas une route dans notre sens actuel, il y avait pourtant des communications régulières à des intervalles rapprochés, entre Cibola et l'intérieur de Senora. Lorsque, deux jours après celui de son départ, fray Marcos atteignit l'endroit où il espérait trouver Estévanico, il reçut de la part de ses habitants des informations encore plus précises, ils lui dirent « qu'ils allaient à la première ville nommée Cibola, et qu'on les y occupait à creuser la terre et à d'autres ouvrages; que les habitants leur donnaient des cuirs de vaches et des turquoises en paiement; que tous les habitants de cette ville portaient aux oreilles et au nez des turquoises fines et belles². » Outre les informations qu'il avait obtenues à Vacapa on lui dit: que les gens de Cibola étaient vêtus de coton, qu'ils portaient des ceintures de turquoises, des manteaux et des cuirs de vaches très bien travaillés. En outre de Cibola il y avait trois autres royaumes nommés Marata, Acus, et Totonteac³.

Des rapports commerciaux réguliers ont existé entre le Sonora et les Indiens des pueblos du Nouveau Mexique jusqu'en 1859⁴. Ces derniers venaient en caravanes au mois d'octobre, apportant de leurs produits industriels et des peaux de buffles. Ils les échangeaient contre des marchandises du pays, des plumes de perroquets, des coraux et des coquillages des côtes. A l'heure

1) *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. III, p. 11.

2) *Relation*, p. 261.

3) *Idem*, p. 263, Herrera (déc. VI, p. 263) écrit Tontecac.

4) Ce fut la douane mexicaine qui fit cesser ces caravanes régulières.

qu'il est, quand on demande aux Pueblos du rio Grande comme à ceux de Zuni, d'où leur sont venus les matériaux qui composent leurs ornements les plus sacrés, ils répondent brièvement : *Puerto de Guaymas*. Beaucoup de ces objets sont très anciens et datent d'une époque très reculée. Il y avait donc un commerce antique entre le nord et le sud, il était de proportions modestes et nullement aussi pompeux qu'on a souvent voulu le faire croire, car où il n'y a pas de monnaies il n'y a guère d'opulence. Ce commerce ou trafic a lieu et a eu lieu de tout temps, même entre des tribus ennemies, et c'est ainsi que des objets tirant leur origine du nord, du sud, de l'ouest ou de l'est, ont pu passer graduellement et petit à petit de main en main aux limites opposées du continent. La guerre aidait à ces mutations, quand on surprenait et rasait un village, des objets inconnus et frappants étaient recueillis, on les préservait, premièrement comme souvenir, ensuite comme relique et finalement comme objet de culte. Mais avec ces objets, le commerce et la guerre transmettaient de même les connaissances géographiques et ethnographiques. On savait, à Pecos, l'existence du Mississipi¹, parce que les grandes plaines inhabitées qui se trouvent à quelques jours de distance de cet ancien pueblo devenaient, par la chasse du buffle à laquelle les Indiens de l'Arkansas comme ceux du rio Grande se rendaient périodiquement, la bourse où les nouvelles de l'une des moitiés du continent s'échangeaient contre celles de l'autre. Ces nouvelles, confiées à la mémoire seulement, étaient dénaturées avec le temps, et les noms locaux surtout devenaient souvent méconnaissables.

C'est ainsi qu'il m'a été impossible de trouver jusqu'ici le mot de Cibola, comme indiquant une localité quelconque. Il y a, dans la langue opata : *Ci-vo-na-ro-co*; mais ce nom s'applique à un sentier très dangereux aux flancs d'un rocher qui surplombe le rio Yaqui supérieur à l'Est de Huachinera. Il veut dire : le rocher où l'on fait un détour (*el peñasco en donde rodéan.*) Les Pimas de l'Arizona appellent : *Ci-vano-Qi* (la maison de Civano),

1) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. XII, p. 72, cap. XIII, p. 77.

la ruine appelée Casa Grande, sur le rio Gila, au nord-ouest du Tucson; mais cette localité est hors de cause par le fait qu'elle est au nord-ouest du centre de la Sonora, trop rapprochée pour correspondre à l'itinéraire du père Marcos, et que selon les traditions des Pimas, ses maisons étaient déjà abandonnées au xvi^e siècle. En outre, d'après les rapports sur l'expédition subséquente de Coronado, Cibola était une terre *froide*¹, tandis que Casa Grande a un climat littéralement torride. Le mot de Cibola doit donc être emprunté à un idiome autre que ceux de Sonora et de l'Arizona méridional.

Si le fait est vrai, que les habitants de l'endroit d'où le nègre avait envoyé au frère Marcos les premières nouvelles de Cibola allaient là-bas pour y *travailler*, alors ces Indiens étaient sédentaires chez eux. Dans ce cas, c'étaient des Opatas, ou Joyl-ra-ua; car les Seris ne se seraient pas prêtés à des services pareils. Trois journées de marche au nord de Matape amenaient le voyageur dans la vallée, alors comme aujourd'hui bien peuplée (relativement), du rio Sonora près de Banamichi. Mais il se pourrait aussi qu'il ait pris plus à l'ouest. En tous les cas, il chemina depuis Vacapa, pendant cinq jours, de village en village, reçu partout avec tous les égards, fêté et choyé, et trouvant, d'étape en étape presque, des croix plantées par Estévanico comme signes d'encouragement. Tous les habitants portaient des turquoises, et ils avaient des soi-disant cuirs de vaches en abondance. Tous parlaient de Cibola comme d'un lieu à eux bien connu². Il y a certainement de l'exagération quand le missionnaire parle de ces objets dans ces termes. Il est très possible, même probable, que les habitants de Sonora avaient des peaux de bisons, mais ce n'était certainement pas en quantités aussi considérables. Il en est de même des turquoises. Cependant tout indique une population sédentaire et traficante; autant que les Indiens pouvaient

1) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 55; Jaramillo, *Relation*, p. 369: «Le pays est froid.»

2) Fr. Marcos de Niza, *Relation*, pp. 264, 266, 267; Herrera, (dec VI, p. 157), est plus bref, mais il confirme néanmoins. C'est tout naturel du reste, car il a évidemment copié le rapport de fray Marcos, lequel se trouve actuellement dans les archives espagnoles.

l'être, et ceci se rapporte mieux aux Opatas du rio Sonora qu'aux habitants de n'importe quelle autre partie du nord de cet Etat. J'opine par conséquent pour le chemin de la rivière indiquée et de la vallée qu'elle traverse, comme celui que le franciscain suivit. Au bout de cette partie habitée il rencontra un désert de quatre jours; non pas une plaine aride comme on est habitué à interpréter ce mot, mais simplement une région où il ne vivait personne. Ces déserts étaient très communs en Amérique alors, car ils séparaient les tribus indépendantes et ennemies, comme autant de terrains neutres³.

Dans le cas supposé, c'est à Bacuachi, ou peut-être 4 *leguas* au nord, à Mututicachi, qu'il faut chercher la fin de la vallée habitée⁴. Dans ces villages on lui donna de nouveaux détails sur le nord, il entendit dire qu'à Totonteac, on portait des vêtements d'une étoffe grisâtre qui ressemblait à celle dont l'habillement du prêtre était fabriqué. On lui dit qu'il y avait dans le lieu mentionné de petits animaux, qui fournissaient la matière pour fabriquer ce tissu, et qu'ils étaient gros comme les deux lévriers que Estevan conduisait avec lui⁵.

Il paraît que là aussi, frère Marcos fit une tournée vers la côte et s'assura que, à la hauteur de trente-cinq degrés elle tourne à l'ouest⁶. C'est un peu loin de Bacuachi à la côte du golfe, mais il est certain que dans cette latitude elle prend une inclinaison très décidée vers le nord-ouest. Quant à la position astro-

1) Concernant ces terrains neutres je m'en réfère à mon travail: *On the art of War and mode of Warfare of the ancient Mexicans* (19^e rapport annuel du Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Cambridge, Mass).

2) Mututicachi, ou Motuticatzi est à quatre leguas (18 kilom.) au nord de Bacuachi. La rivière de Sonora se perd près de là dans le sable, pour n'en sortir que près de ce dernier village. Le village indien de Mututicachi dut être abandonné à cause des Apaches. (*Rudo Ensayo*, cap. I, p. 13; cap. VIII, p. 192), en 1742 environ. Au nord de là, le rio Sonora, alors un petit ruisseau dans les mois de l'année que fray Marcos avait choisis pour voyager, sort d'un *Cajon* très étroit et très long, qui pourrait bien avoir été désert en 1538.

3) *Relation*, p. 267. Cette remarque du frère Marcos, que j'expliquerai plus loin, est basée sur un fait très vrai. Herrera (dec. VI, p. 157), est plus bref, et il dit aussi (*Id.*) «i que le hacian del pelo de unos animales pequeños, que eran del tamaño de unos Galgos Castellanos, que Estevan llevaba consigo.»

4) *Idem*, p. 269. Herrera (*Idem*), dit: «que en los treinta e seis grados buela al Oeste.» Il est certain que le religieux n'a pas pu se transporter à la côte même et en retourner en si peu de temps, mais il aura fait une tournée dans cette direction et aura pris des informations.

nomique elle est fort erronée, mais il n'y a ni à s'en étonner ni à lui en faire un reproche, vu l'état des connaissances et des instruments de l'époque.

Le désert de quatre jours, que le moine eut à traverser alors, est, selon toute probabilité, le pays montagneux entre Bacuachi et la frontière actuelle de l'Arizona. Au nord de Mututicachi le petit rio Sonora débouche d'une gorge longue et étroite, qui laisse peu de places aux demeures d'Indiens agricoles. On peut dire que, depuis sa source à l'Ojo de Agua del Valle, jusqu'à ce débouché, sur une longueur de près de soixante kilomètres, il n'y a que trois endroits, Los Fresnos, Cañada Ancha et Janover-Achi, qui offrent un espace un peu convenable comme sites de villages. Aussi n'ai-je trouvé que peu de ruines indiennes, et celles qui existent sont presque oblitérées. Elles font l'impression d'avoir été abandonnées depuis bien des siècles.

Si, au lieu de suivre le cours de la rivière en remontant, le franciscain prit directement au nord, il dut y trouver alors un désert complet et peu abordable. Il y rencontra des montagnes, telles que la Sierra de San José, la Sierra de los Ajos, qui retardaient sa marche, en forçant même les Indiens à faire des détours. Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur les contrées plus à l'ouest, elles présentent des obstacles plus formidables encore. Au sortir des montagnes de Sonoytac ou de l'Altar, le désert de la Papagueria, aride, déboisé, effroyablement chaud, s'étendait entre lui et le rio Gila, et pour traverser cet espace que la branche la plus sauvage de la grande famille des Pimas supérieurs parcourait alors, les mois de mai et de juin étaient les mois propices. Il n'y a guère de choix qu'entre la vallée de Santa Cruz à l'est, et celle de San Pedro à l'ouest pour trouver le passage; fray Marcos sortit de Sonora¹, après avoir traversé le désert, il rencontra une autre vallée peuplée, dans laquelle il chemina pendant trois jours, pour franchir ensuite un second désert qui

1) Plus à l'est, il y aurait encore le passage par Fronteras (l'ancien Corodéuachi), et ensuite en passant entre la Sierra Chiricahui à l'est et la Sierra de las Mulas, Sierra Peñascosa et la Sierra del Dragón, surmontant la vallée de San-Simon. Il est possible qu'il ait pris cette route, mais je crois plutôt qu'il a suivi le rio San Pedro en le descendant.

s'étendait jusqu'à Cibola et qui devait prendre quinze journées de marche¹.

En suivant le rio Santa Cruz, il arrivait près de Tucson, un peu plus loin le ruisseau disparaît dans le sable. Le rillito est à sec excepté par de fortes pluies, et la saison des orages ne commence au Tucson que vers la fin du mois de juin. Les quipatas ou jours de pluies lentes, qui font aussi couler les torrents de montagne, sont inconnus après l'équinoxe du printemps. Pour trouver de l'eau il fallait; ou bien s'enfoncer vers le nord-ouest dans le désert aride et sablonneux pour atteindre Casa Grande, ou Riverside aux bords du Gila, ou s'emboucher dans la Cañada del Oro et, depuis l'ancien fort Grant, tenter le passage des horribles montagnes qui bordent le Gila jusqu'à San Carlos, ou enfin, tourner au nord-est et, traversant la Cebadilla, tomber dans la vallée du rio San Pedro. La première de ces voies me paraît un détour si considérable qu'elle est hors de question², et les deux autres mènent finalement au même but, c'est-à-dire qu'elles aboutissent au Gila quelque part entre San José del Pueblo Viejo et San Carlos³. En suivant le Santa Cruz, Fray Marcos marchait quelque temps parmi les Pimas du Sonora, pour continuer ensuite parmi les Pimas de l'Arizona.

Si toutefois c'est la vallée du Sonora que le prêtre a suivi, il arrivait tout naturellement au cours supérieur du rio San Pedro et dans les villages des Sobaypuris, une fraction des Pimas que les Apaches forcèrent à se réfugier à San Javier del Bac, vers la fin du dernier siècle⁴. Les habitations de ces derniers commençaient près de la bourgade actuelle de Charleston, à cinquante kilomètres au nord de la frontière mexicaine⁵ et les ruines des

1) *Relation*, p. 272.

2) En outre, il n'aurait pas manqué de noter les villages des Indiens Pimas qui se trouvaient tout près de là.

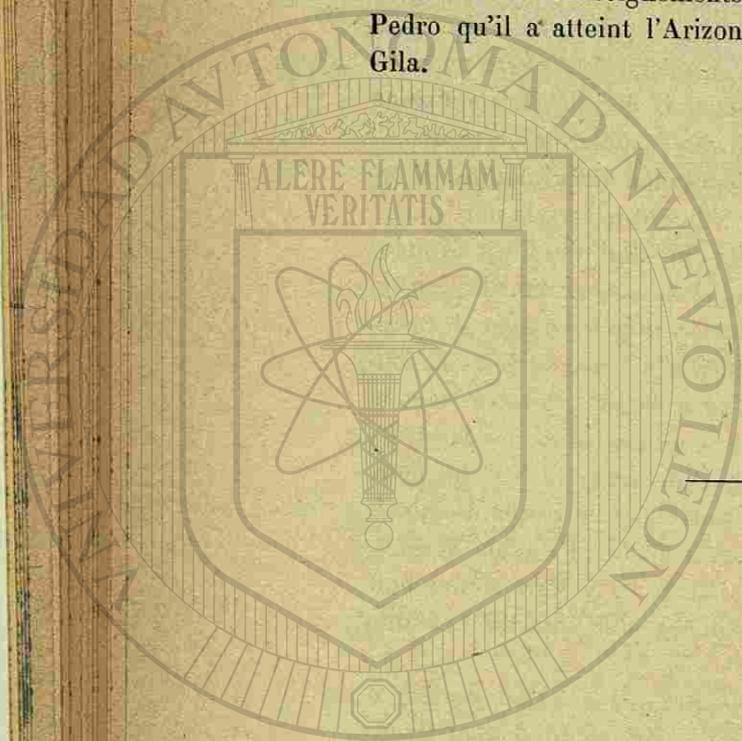
3) Cette partie du Gila n'avait guère d'habitants. Quelques « rancherías » des Apaches se trouvaient éparpillées tant aux abords du fleuve que dans les montagnes du Nord, mais les habitants ne se montrèrent pas.

4) *Rudo Ensayo*, p. 106. Les Sobaypuris abandonnèrent leurs villages en 1762. Arrievita, *Cronica seráfica*, etc., lib. III, cap. xv, p. 410.

5) C'est près de Charleston que les ruines commencent, et non seulement les maisons en pierres brutes et en terre, mais aussi les huttes en branches et terre des Sobaypuris.

villages sont disséminées dans la vallée sur une longueur de cent kilomètres au moins vers le nord. Je crois donc, en attendant des renseignements meilleurs, que c'est par le San Pedro qu'il a atteint l'Arizona et qu'il s'est approché du rio Gila.

(La fin au prochain n°).



MÉMOIRES ORIGINAUX

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite et fin)

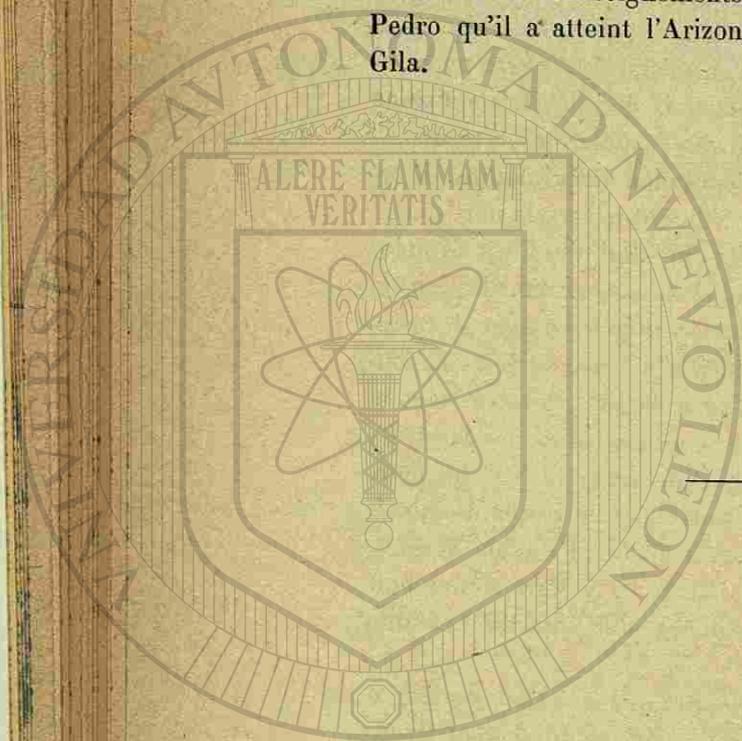
Il est surprenant que fray Marcos ne mentionne aucune rivière jusqu'ici, mais il ne faut pas oublier que tous les cours d'eau entre le Yaqui et le Gila, même le rio Sonora, ne sont que des ruisseaux, avant que les pluies d'été les grossissent. Après être entré dans le grand désert le 9/21 mai¹, il coucha près d'un fleuve la première nuit. Ce fleuve peut avoir été le Gila. Il est à noter ici que cette rivière est assez large et profonde entre San Carlos et le soi-disant Pueblo Viejo, mais que pourtant, s'il n'y a pas de crue extraordinaire, on peut la passer à gué à quelques endroits. Du San Pedro, là où les villages des Sobaypuris terminent, on peut y parvenir en trois jours, et en huit à dix jours de plus on atteint facilement Zuni à pied. Or les seuls villages permanents et bâtis de pierres, qui étaient habités par des indigènes au nord du confluent du San Pedro et du Gila, dans le xvi^e siècle et depuis, sont les pueblos des Zuni et ceux des Moqui. Il est donc naturel de chercher lequel de ces groupes pourrait être Cibola.

Je commence par les Moqui. Entre 1540 et 1599, ce groupe

1) Relation, p. 273.

villages sont disséminées dans la vallée sur une longueur de cent kilomètres au moins vers le nord. Je crois donc, en attendant des renseignements meilleurs, que c'est par le San Pedro qu'il a atteint l'Arizona et qu'il s'est approché du rio Gila.

(La fin au prochain n°).



MÉMOIRES ORIGINAUX

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite et fin)

Il est surprenant que fray Marcos ne mentionne aucune rivière jusqu'ici, mais il ne faut pas oublier que tous les cours d'eau entre le Yaqui et le Gila, même le rio Sonora, ne sont que des ruisseaux, avant que les pluies d'été les grossissent. Après être entré dans le grand désert le 9/21 mai¹, il coucha près d'un fleuve la première nuit. Ce fleuve peut avoir été le Gila. Il est à noter ici que cette rivière est assez large et profonde entre San Carlos et le soi-disant Pueblo Viejo, mais que pourtant, s'il n'y a pas de crue extraordinaire, on peut la passer à gué à quelques endroits. Du San Pedro, là où les villages des Sobaypuris terminent, on peut y parvenir en trois jours, et en huit à dix jours de plus on atteint facilement Zuni à pied. Or les seuls villages permanents et bâtis de pierres, qui étaient habités par des indigènes au nord du confluent du San Pedro et du Gila, dans le xvi^e siècle et depuis, sont les pueblos des Zuni et ceux des Moqui. Il est donc naturel de chercher lequel de ces groupes pourrait être Cibola.

Je commence par les Moqui. Entre 1540 et 1599, ce groupe

1) Relation, p. 273.

contenait cinq ou sept villages¹. Cependant il est ici hors de question à cause de la grande distance à laquelle il se trouve. Ensuite, pour y arriver, il fallait toujours passer près de Zuni, et les Indiens qui guidaient Frère Marcos n'auraient pas manqué de le rendre attentif à la proximité de cette tribu. Il y a d'autres raisons qui prouvent que Moqui ne peut être Cibola, raisons que j'indiquerai plus au loin.

Reste donc Zuni, et pour déterminer si c'est là que nous devons chercher Cibola, il faut reprendre le fil de l'itinéraire à l'entrée du grand désert que fray Marcos avait encore à passer. Ce désert s'étendait jusqu'à Cibola.

Avant d'y entrer, le moine eut de nouveaux renseignements sur le compte des sept villes. Il est vrai que ces renseignements confirmaient toujours les précédents, mais on y ajoutait de nouveaux détails. Entre autres les Indiens affirmaient que la plus considérable des sept villes s'appelait Ahacus. Il avait déjà entendu parler de « Acus », mais il fait une distinction entre les deux : « Il existe aussi, d'après le rapport de cet Indien, un autre royaume très vaste, nommé Acus; car il y a Ahacus et Acus; Ahacus avec l'aspiration est une des sept villes, et la capitale Acus sans aspiration est un royaume¹. » Ces données provenaient d'un Indien originaire de Cibola, qui demeurait dans la vallée que je crois avoir été celle du rio San Pedro.

Estévanico, quoiqu'il eût pris les devants contre les instructions du missionnaire, n'en oubliait pas, pour cela, de certains égards dus au prêtre. Non seulement il lui envoyait régulièrement des nouvelles, mais il laissait derrière lui dans les parties dépeuplées et, à des intervalles d'une journée de marche, des abris pour la nuit, de sorte que le voyage du Père, accompagné

1) Il n'y a pas de doute que le Tusayan de Castañeda ne soit Moqui. Comparez Simpson, *Coronado's march* (dans *Smithsonian Report*, de 1869). Tusayan avait sept villages. *Voyage de Cibola*, p. 58; Jaramillo, *Relation*, p. 370. En 1584, Espejo visita les Moqui, et il y observa cinq pueblos, auxquels ils donna le nom de Mohoche. (*Relacion del viaje*, p. 118.) Il est impossible de déterminer la cause de cette différence. En 1598-99, Juan de Oñate en mentionne cinq aussi. Voyez *Obediencia y Vasallaje à su Magestad por los Indios de la provincia de Mohoqui* dans *Documentos Ineditos*, vol. XV, p. 137; *Obediencia y Vassallaje por los Indios de Aguatobi*. *Ibidem*.

2) *Relation*, p. 271.

comme il était en outre de beaucoup d'Indiens qui portaient des vivres ou les lui procuraient en chemin, se faisait avec assez de facilité¹. Il chemina ainsi pendant douze jours consécutifs « toujours bien pourvu de vivres, de cerfs, de lièvres, de perdrix². »

Au bout du douzième jour, il fut rejoint par un Indien, fils d'un des chefs qui l'accompagnaient, et qui avait suivi Estevan le nègre. « Son visage était tout décomposé et son corps couvert de sueur; tout son extérieur témoignait beaucoup de tristesse. Il me raconta ce qui suit : Un jour, avant d'arriver à Cibola, Estevan envoya sa calebasse avec des messagers, comme c'était son habitude, afin d'annoncer son arrivée. A cette calebasse était attachés un chapelet de grelots et deux plumes, l'une blanche et l'autre rouge. Quand les messagers furent arrivés devant le chef, qui réside dans cette ville pour le souverain, ils lui donnèrent la calebasse. Cet homme la prit, et voyant les grelots, il entra en fureur, la jeta à terre et dit aux messagers de s'en aller; qu'il connaissait ces étrangers, de leur recommander de ne pas entrer dans la ville, qu'autrement il les tuerait tous. Les messagers revinrent sur leurs pas et dirent à Estevan comment ils avaient été reçus. Celui-ci répondit que ce n'était rien, que ceux qui témoignaient du déplaisir de son arrivée le recevaient toujours mieux que les autres. Il continua donc son voyage jusqu'à ce qu'il fût parvenu à Cibola. Au moment d'y entrer il trouva des Indiens qui s'y opposèrent, ils le conduisirent dans une grande maison qui était en dehors de la ville, et ils lui enlevèrent à l'instant tout ce qu'il portait, des objets d'échange, des turquoises et beaucoup d'autres présents qu'il avait reçus pendant son voyage. Il passa la nuit dans cette maison sans qu'on lui donnât ni à boire ni à manger, à lui ni aux gens qui l'accompagnaient. Le lendemain, cet Indien ayant eu soif, sortit de la maison pour aller boire à une rivière qui coulait près de

1) *Relation*, pp. 267, 274. Ces huttes étaient quelquefois en terre, quelquefois en branches d'arbre. S'il avait passé par le pays à l'ouest du Tucson, il aurait été, à cause de la chaleur et des insectes, content de ne pas s'en servir!

2) *Idem*, p. 274.

là. Bientôt après il vit Estevan qui s'enfuyait, poursuivi par des habitants de la ville qui tuaient les naturels de sa suite. Aussitôt que l'Indien s'en fut aperçu, il suivit le cours de la rivière et alla se cacher, puis il reprit la route du désert¹. »

Ces mauvaises nouvelles se confirmèrent bientôt après. Ayant persuadé ses gens de continuer la route vers Cibola, ils rencontrèrent, à une journée de marche en cet endroit, « deux autres Indiens qu'Estevan avaient emmenés, ils arrivaient couverts de sang et de blessures. » Leurs rapports n'étaient que trop positifs. Non seulement le nègre, mais aussi presque toute son escorte, avaient été massacrés. Toute communication directe avec Cibola devenait impossible, même pour les Indiens, qui affirmaient « qu'ils n'oseraient plus aller à Cibola, comme ils en avaient l'habitude. » Aux prières du religieux de se calmer, de cesser les lamentations passionnées auxquelles ils s'abandonnèrent, ils répondaient : « Comment nous tairions-nous, ... sachant que nos pères, nos fils et nos frères qui étaient allés avec Estevan ont été tués au nombre de plus de trois cents ? » Ils ne se contentèrent pas de refuser toute obéissance ultérieure au missionnaire, mais un de ces Indiens qu'il avait amené de Mexico l'avertit qu'ils avaient décidé de le tuer lui-même, en expiation du massacre de leurs parents et de leurs amis².

Cette décision était très vraisemblable, et correspondait absolument aux mœurs et coutumes, aux idées et aux principes des indigènes en général. Fray Marcos se prépara donc à la mort, il distribua le contenu de toutes ses hardes, tous les cadeaux destinés aux habitants de Cibola, parmi ceux de la main desquels il attendait le coup mortel. Mais avant tout il voulait voir lui-même le pays qu'il avait si ardemment désiré, si laborieusement cherché; ses instances fléchirent enfin le cœur de ses compagnons, le calme et la résignation avec lesquels il se soumettait au trépas leur en imposèrent, et quelques-uns d'entre eux se décidèrent finalement à l'accompagner dans une reconnaissance fur-

1) *Relation*, pp. 274-278; Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, cap. VIII, pp. 157-159.

2) *Id.*, p. 277; Herrera, p. 159.

tive, laquelle devait être poussée jusqu'à proximité du village où Estevanico avait péri.

Ce fut vers le 5 juin (de l'année 1539)¹ qu'il arriva en vue de cette ville. « Elle est bâtie, dit-il, dans une plaine sur le penchant d'une colline de forme ronde, elle semble fort jolie; c'est la plus importante que j'aie vue dans ces contrées. Étant monté sur une hauteur d'où je pus l'observer, je vis que les maisons étaient construites comme les Indiens me l'avaient dit : toutes en pierre, à plusieurs étages, et couvertes de terrasses. Cette ville est plus considérable que Mexico.... Ayant dit aux chefs qui m'accompagnaient que je trouvais cette ville fort belle, ils m'assurèrent que c'était la plus petite des sept villes.... Enfin, après avoir bien observé les lieux il éleva dans cet endroit « un grand tas de pierres » et mit au sommet une petite croix, puis il prit possession du pays et revint sur ses pas « avec beaucoup plus de frayeur que de vivres²... »

Il n'y a pas de doute que fray Marcos avait parfaitement bien exécuté les ordres du vice-roi. Tout en montrant un courage héroïque lorsque tous l'abandonnaient, il avait cependant atteint le but de sa mission sans exposer ni sa personne ni sa vie. On est allé jusqu'à lui reprocher cette prudence, et de l'interpréter comme lâcheté, quand il ne faisait que son devoir. Ce devoir consistait à obtenir des renseignements, et à les apporter au Mexique. Au péril de ses jours il était allé s'assurer lui-même de l'existence de Cibola, il avait même eu l'idée, un instant, d'y entrer, « car je savais que je ne risquais que ma vie. » S'il n'a pas fait la tentative, les paroles suivantes l'expliquent et en même temps l'en justifient. « Enfin, considérant le danger, je craignis que si l'on me tuait, la connaissance du pays ne fût perdue³. »

1) Entré dans le désert le 9/21 mai, le religieux y chemina jusqu'au 21 mai, ou 2 juin, avant de rencontrer l'Indien qui lui apportait la nouvelle de la mort du nègre (p. 276). En y ajoutant les trois jours pour faire les quinze qu'il estimait nécessaires, nous arrivons au 5 juin, ou à un jour quelconque entre le 5 et le 10 du mois. — Herrera copie presque textuellement le rapport du franciscain.

2) *Relation*, p. 280. Herrera est un peu moins explicite.

3) *Relation*, p. 280. Herrera, *Hist. général*, dec. VI, p. 159, « i afirmaba el fr. Marcos, que estuvo tentado de entrarse en la Ciudad; pero que considerando,

Il rebroussa chemin. Les naturels qui étaient restés ses amis retournèrent en toute hâte à Iopax. « Je les rejoignis après deux jours de marche, je repassai le désert avec eux; mais on ne m'y fit pas un si bon accueil que la première fois, parce que les hommes et les femmes étaient tous en pleurs à cause de leurs parents qu'on avait tués à Cibola. J'en fus épouvanté, et je quittai aussitôt les habitants de cette vallée. Le premier jour je fis dix lieues, puis huit, puis dix, sans m'arrêter, jusqu'à ce que j'eusse franchi le second désert. » Malgré sa frayeur, il rechercha et aperçut de loin la plaine habitée et soi-disant riche en or, dont on lui avait parlé dans le temps sur les bords du rio Mayo¹, et revint enfin à Culiacan. N'y trouvant pas le gouverneur Coronado, il se rendit à Compostela pour le rejoindre². Le 2/14 septembre 1539, il comparaisait, dans la capitale de Mexico, devant le premier notaire de l'audience royale et du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, pour lui présenter la *Relation* qui a formé la base de ces investigations³.

Cette relation n'est du reste pas la seule qu'il écrivit, car il en mentionne une autre dans laquelle il rapporte pareillement le nom des villages⁴. Le fait qu'il a composé deux rapports explique pourquoi celui que nous connaissons jusqu'ici laisse encore à désirer sous le rapport de la précision.

Pour reprendre le fil des études concernant la localisation de Cibola il me faut me reporter au point où fray Marcos, quittant les villages de la dernière vallée, entra dans le désert qui le séparait de son lieu de destination. En admettant que ces villages eussent été des Sobaypuris, et par conséquent dans la vallée du San Pedro, quinze grandes journées de marche conduisaient le frère *plus loin* que Zuni. A cheval j'ai fait le trajet de Zuni au Gila près de San Carlos (sans compter les arrêts), en huit jours. Les Sobaypuris étaient, il est vrai, à quelque distance

que si moria, no se podría tener relacion de aquella tierra, que la parecia la mejor de lo descubierto »

1) *Relation*, p. 257, 281; Herrera, p. 159.

2) *Relation*, p. 282.

3) Juan Baiza de Herrera, *Attestation*, p. 283.

4) *Relation*, p. 262.

au sud de cette rivière, mais il faut aussi dire que j'allais généralement au pas, et qu'en pressant on peut faire la tournée jusqu'à San Carlos en six jours facilement. La moyenne des distances quotidiennes que je parcourais était de vingt-six milles (44 kilomètres). Fray Marcos, marchant à pied et guidé par des Indiens, allait en plus droite ligne, mais moins vite, car les Indigènes lui témoignèrent beaucoup d'égards en allant. Au retour il fit des marches forcées de huit à dix leguas¹ (il ne faut pas confondre la legua avec la lieue française), auparavant il faisait donc moins. Une journée de marche de six leguas (ou de 27 kilom. environ) était une bonne moyenne. Retranchant de la distance totale que je parcourus, soit de trois cent cinquante-deux kilom. il reste toujours assez pour une douzaine de jours. Car, accompagné tel qu'il était, c'est-à-dire par des Indiens portant des fardeaux, cinq leguas ou vingt-deux kilomètres faisaient encore une assez bonne marche. Ensuite, l'on ne peut pas aller du Gila au Nord, et il faut faire des détours; même étant Indien. Le temps employé par le moine pour atteindre Cibola correspondrait donc à peu près à la distance qui sépare le rio San Pedro de Zuni². Pour atteindre les Moquis il faudrait de trois à cinq jours en plus.

Cibola était dans une plaine et aux flancs d'une colline ronde³. Tous les pueblos des Moquis étaient et sont encore bâtis au sommet de hautes mesas arides, séparées par de petites vallées⁴. Il en est autrement de Zuni. La petite rivière qui porte ce nom prend sa naissance à l'est du pueblo actuel et au nord-est du village appelé Pescado, à environ quatre-vingt-cinq kilom. de la frontière de l'Arizona, dans le Nouveau-Mexique. Elle coule vers le sud-ouest en moyenne, et entre dans le territoire défini par la

1) *Relation*, p. 280 à 281; Herrera, p. 159.

2) De Zuni au fort Apache, il y a, par la route actuelle, qui est la plus facile, 120 milles, du fort Apache au rio Gila il y en a 68, en tout à peu près 300 kilomètres. Du rio Gila au San Pedro, en passant par le fort Grant (la nouvelle garnison) il faut 2 à 3 jours de marche.

3) *Relation*, p. 279; Herrera, 159 : « que está asentada en un llano, en la falda de un cerro redondo. »

4) *Contributions to North American Ethnology* (vol. IV. L. H. Morgan, *House and House-Life of the American Aborigines*, p. 141). « They are seven in number, situated upon mesa elevations within an extent of ten miles, difficult of access, and constructed of stone. »

Merced (ou le titre territorial des Indiens de Zuni), près du Pescado. Ce dernier est un ancien pueblo de cette tribu, occupé encore aujourd'hui en partie, et qu'ils appellent Héshota Izina. De là, la petite rivière traverse pendant vingt-cinq kilomètres une vallée étroite et déserte, passant auprès des villages en ruines de Héshota-Uthla et Héshota-Ihluetzina, puis elle entre, presque au pied d'un rocher isolé et formidable, appelé la Mesa de Zuni, dans une plaine sablonneuse de vingt-cinq kilom. de longueur sur quinze à vingt de largeur du nord au sud. Cette plaine est la plaine de Zuni, elle est bordée par des hauteurs médiocres couvertes de sapins et de genévriers. Cette lisière monotone est surmontée par trois énormes rochers, taillés à pic, qui la dépassent et s'élèvent au-dessus d'elle comme autant de géants. Deux de ces colosses se dressent au nord de la plaine, le troisième et le plus célèbre la ferme brusquement du côté de l'est. Ce monstre a une longueur de dix kilomètres, et une hauteur de mille vingt-six pieds anglais au-dessus de la plaine, de laquelle elle s'élève presque partout en pans verticaux. Les quelques sentiers qui mènent au sommet sont à peine praticables, ils frisent la roche seulement, et en les gravissant on monte pour ainsi dire sur des abîmes toujours croissants en profondeur. Le haut est un plateau couvert en partie de genévriers et de quelques pins; il y a de la bonne terre cultivable et des étangs naturels dont l'eau dure toute l'année, si l'on a soin de les nettoyer et d'en augmenter le contenu en y amoncelant de la neige en hiver. Les Zunis appellent cette montagne tabulaire : To-yo-a-la-na, ou mont Tonnerre; ils s'y réfugièrent après 1680, et bâtirent au sommet les six villages dont les ruines ont été appelées par les Anglo-Américains Old Zuni, par erreur¹. Ce ne fut qu'après 1705 qu'on put les faire descendre dans la plaine où ils s'établirent dans le pueblo actuel².

1) C'est un fait tellement connu que je ne cite à l'appui que Diego de Vargas. Ms. Archives de Santa-Fé, 1694 : « En cuya dilatada mesa de mas de dos leguas se hallan vivir los naturales de dicha nazione Zunis de sus zinco pueblos hayandolos despoblado per los Apaches sus enemigos. »

2) *Gobierno de D. Francisco Cubero y Valdés* (vol. II, *Documentos para la Historia de México*) 3^e série, vol. I, p. 190).

Je me souviendrai toujours de la première impression que me produisit la vue de ces colosses en grès rougeâtre. Je les vis au sortir d'un vaste fourré de genévriers dans lequel j'avais erré pendant six heures à pied tout seul, et sans armes. Je n'avais rien mangé pendant vingt heures, et depuis douze heures j'étais sans eau. Je cherchais Zuni. C'était une journée calme, mais le ciel était couvert et il menaçait de neiger. En sortant des taillis, je vis les plateaux étendus devant moi dans toutes les directions comme une nappe sombre sous un ciel gris. Au sud-est seulement se dressaient dans le lointain d'énormes piliers de roches, semblables à des éléphants immobiles. Le soleil déchira un instant les nuages; ses rayons, donnant contre les parois rouges, transformèrent les piliers pour un instant en colonnes de feu. Puis le ciel se couvrit de nouveau et un orage commença à se former. J'étais encore à quinze kilomètres de la plaine et j'y entrais au moment où les premiers tourbillons de sable la traversaient en mugissant, et que la foudre frappait le colosse le plus rapproché. L'orage fut de courte durée, puis la nuit tomba; une nuit noire, sans étoiles, froide et calme. Les ténèbres les plus complètes m'enveloppaient, je marchais à tâtons et en trébuchant. Enfin le ciel s'éclaira un peu, la lune se levait derrière les nuages, des étoiles commençaient à percer au zénith. Vers huit heures du soir je distinguais les contours d'une colline au-dessus de laquelle flottait un brouillard. Ce fut ma première vue du pueblo de Zuni, où j'eus le plaisir de passer de beaux jours auprès de mon ami Cushing.

Il y a plusieurs ruines de villages zunis dans la plaine. Trois d'entre eux étaient habités jusqu'en 1680. C'était Ha-lo-na, sur les ruines duquel le Zuni d'aujourd'hui est établi, Qa-quima dans une niche formée par les parois du sud de la grande mesa du Tonnerre et Ma-tza-qui, près du pied et au nord-ouest de cette mesa¹. Il y a encore Pi-na-ua, à cinq kilom. au sud-ouest du village actuel, et deux autres ruines vers le côté nord de la plaine. En 1580, Francisco Sanchez Chamuscado visita Zuni et

1) Fray August de Vetancurt, *Crónica de la Provincia del Santo Evangelio de México*, édition de 1870, p. 320 à 321.

mentionna six villages¹; en 1583, Espejo en trouva six², et le même nombre est mentionné par Oñate en 1598³. Cependant il n'est pas sûr que tous les pueblos de la plaine aient été habités au xvi^e siècle. A quinze milles (23 kilomètres) au sud-ouest de Zuni, il y avait jusqu'en 1679, le grand village de Ha-ui-cu près des eaux thermales (*Aguas calientes*) lequel dut être abandonné en 1679, à cause des incursions des Apaches⁴, et à vingt-cinq milles (41 kilom.) au nord-est, dans la belle vallée de Nutria, il y a, en outre du petit pueblo de Nutria ou To-ya que les Zunis occupent encore aujourd'hui durant l'été, les grandes ruines de Hesho-ta Im-quosh-quin. Il y a donc, dans la plaine de Zuni seulement, six villages dont au moins trois étaient sans aucun doute occupés au xvi^e siècle. Depuis les hauteurs qui dominent la plaine au sud, on embrasse tous les six villages d'un seul coup d'œil. C'est du côté du sud que fray Marcos de Niza s'approcha furtivement de la « plaine » de Cibola.

Je ne puis mentionner Zuni sans joindre à cette mention un souvenir affectueux d'estime et de reconnaissance pour l'excellent ami auquel je dois les informations les plus précieuses au sujet de cette tribu, de ses coutumes, et des traditions de son passé. M. Frank Hamilton Cushing a passé quatre années au milieu de la tribu dans des buts purement scientifiques. Nous devons à ses recherches les premières notions systématiques et complètes sur leur organisation religieuse, leur rituel, leurs croyances. Il a ouvert pour nous le vaste champ de la mythologie indienne, lequel, jusqu'ici, avait été un labyrinthe confus et rempli de mystères. Avec une générosité peu commune il m'a communiqué les précieux résultats de ses recherches, et si j'en profite, c'est pour reconnaître en lui la source de tous les faits qui ont rapport à la tribu de Zuni et qui ne sont pas des

1) Testimonio dado en México sobre el descubrimiento de doscientas Leguas adelante, p. 85-92. Il l'appelle Cami.

2) Antonio de Espejo, *Relacion*, p. 177. Il appelle Zuni « Amé, Ami. »

3) *Obediencia y vasallaje per los Indios de la Provincia de Zuni.* (Doc. Inéd., vol. XV.)

4) Fray Silvestre Velez de Escalante, *Carta.* (Doc. para Historia de México, 3^e série, vol. I, p. 116.)

impressions de voyage ou des extraits d'auteurs plus ou moins anciens.

C'est à M. Cushing que nous devons la connaissance du véritable nom du pays et de la tribu de Zuni. Ce nom est Shi-uana, et eux-mêmes s'appellent A Shi-ui¹. Le mot de Zuni paraît pour la première fois dans les documents espagnols de 1598, et ceux-ci l'entendirent sur les bords du rio Grande, à San Juan et à Santo-Domingo, c'est-à-dire entre les Jehuas et les Quéris². Des documents officiels d'alors, il passa dans l'usage, et comme la langue castillane devint le moyen de communication orale entre les différents pueblos³, ce nom fut adopté en général. Shi-uana n'est pas sans une certaine analogie lointaine avec Cibola, surtout si l'on se permettait de supposer que fray Marcos, étant nicçois, écrivait *Ci*, mais peut-être prononçait encore *Chi*! C'est possible, mais ce n'est guère probable⁴. Cependant il y a, au Nouveau-Mexique comme dans l'Arizona, des noms indiens tout aussi dénaturés aujourd'hui que Cibola par rapport à Shi-uana. Je citerai ici : *Pa-yo-go-na* changé en *Pecos*, *Hae-mish* en *Jemez*, *Or-li-son* en *Arizona*, *Styucson* en *Tuc-son*⁵.

Sans insister sur une analogie de son, qui peut n'être autre chose qu'une coïncidence accidentelle, je passe au fait qui, dans l'entreprise du frère Marcos, a été le moment critique : l'arrivée du nègre à Cibola et sa mort. Un événement pareil laisse des traces profondes dans la mémoire des tribus indiennes, il devient le sujet d'une tradition bien définie, cette tradition se communique, oralement, de génération en génération, et ce n'est qu'après bien des siècles, quand elle a cessé d'avoir une importance immédiate, qu'elle se réfugie dans le cercle plus restreint des hommes instruits. La tradition devient alors un mythe re-

1) Cushing, *Zuni Fetishes*, pp. 9, etc.

2) *Obediencia y Vasallaje a Su Magestad de San Juan Baptista* (Doc. Inéd., vol. XV, p. 114 etc.); *Obediencia etc., de Santo-Domingo.* (Id., p. 116-118.)

3) A l'heure qu'il est, les différents groupes linguistiques s'entretiennent en espagnol.

4) Ramusio (*Térzio Volume del Navigazione et Viaggi*, 556, p. 357-363) écrit Cenola.

5) Il y en a encore beaucoup d'autres. Ainsi : Ta-ui en Taos, Potzua-ge en Pojuague, Te-tzo-ge en Tezuque, etc.

ligieux, et reste comme tel la propriété des groupes éolériques.

Malgré toutes les recherches pratiquées parmi les tribus du sud-ouest, il avait été impossible de trouver aucune trace du passage du nègre ou du fray Marcos. Il y avait des souvenirs de l'expédition de Coronado qui fut entreprise l'année suivante, mais du voyage des deux premiers il ne restait pas souvenir dans la mémoire des indigènes. Après plusieurs années de séjour à Zuni toutefois, M. Cushing recueillit, au moyen de son introduction dans les ordres, secrets et rituels, les deux traditions suivantes :

D'après la première : il serait arrivé à Zuni, longtemps avant l'arrivée des premiers Espagnols, un homme accompagné de deux chiens, cet homme s'appelait Nu-é, il paraissait affamé et s'emparait de tous les vivres qu'il pouvait trouver, sans demander permission. Ceci irrita tellement les naturels que les chefs, dans la nuit, lui donnèrent un grand coup de pied qui le fit disparaître vers les régions du sud.

La seconde tradition est mieux définie. Elle dit qu'il arriva un jour dans la plaine de Zuni un *Mexicain noir*. Cet homme entra au Pueblo de *Qa-quima*, où il se rendit très vite tellement odieux par sa conduite licencieuse, qu'on fut obligé de le contraindre. Il ne voulut pas se soumettre. Alors on le tua ! Peu après, beaucoup de *Mexicains* arrivèrent dans le pays avec des chevaux et des armes. Ils firent la guerre aux gens de Zuni, et depuis ce temps-là ils restèrent maîtres du pays.

(L'Indien de Zuni ne connaît les Espagnols que comme espagnols du *Mexique*, il les appelle par conséquent *Mexicains* sans faire de distinction entre eux et ceux de l'Europe.)

Ces traditions ont le mérite d'être authentiques au point qu'elles sont purement indiennes et particulières à Zuni, qu'elles sont anciennes et n'ont pas été créées ou formées par des intrusions étrangères. C'est donc de l'histoire, et cette histoire nous dit qu'un nègre a été tué à *Qa-quima*. Les deux traditions se rapportent aux mêmes faits, seulement, comme le Zuni d'aujourd'hui (appelé *Halona* par ses habitants) est peuplé par les descendants des six ou sept pueblos de jadis, et que chaque pueblo

gardait (et garde encore) ses traditions locales, celle de *Qaquima* est plus précise, s'accorde mieux avec les événements que la première, qui, provenant de localités où le nègre n'a même jamais été vu, ne réflète que quelques côtés et même ceux-là très vaguement.

M. Cushing ainsi que moi, nous avions pensé, frappés que nous étions de la ressemblance du mot *Nu-é* avec *Nunez*, que cette première relation se rapportait à *Alvar Nunez Cabeza de Vaca*. Mais comme ce dernier n'a jamais été au Nouveau-Mexique, il est clair que ce n'est pas de lui que parle la tradition indienne, mais du nègre, et les chiens qui l'accompagnaient étaient les deux lévriers mentionnés dans le rapport du père *Marcos*¹.

Il y a donc ici des indices presque sûrs que c'est dans la plaine de *Zuni* qu'il faut chercher *Cibola*, et que le village où fut tué *Estévanico* était le pueblo, aujourd'hui ruiné, de *Qaquima*.

Ce pueblo se trouve sur une colline de débris enchassée, pour ainsi dire, dans une niche au pied des immenses rochers verticaux qui forment la façade du sud de la monstrueuse mesa de *Zuni*². La traduction française du rapport de fray *Marcos* dit que *Cibola* était sur les flancs d'une colline de forme ronde, mais l'original espagnol se sert du terme *Cerro de forma rodonda*³. Or un cerro, dans un pays déjà montagneux, n'est pas une colline, mais bien une montagne isolée telle que la grande Mesa se présente de loin. *Redondo* s'employait (et s'emploie encore aujourd'hui au Nouveau-Mexique) pour désigner tout ce qui a plus de trois côtés; ainsi dans les pueblos on désigne les places ouvertes, qui sont toujours carrées, *como redondas*.

Il y avait dans le temps, sur les hauteurs qui couronnent la plaine du côté du sud (donc en face de *Qaquima*) les débris d'une croix en bois ! Sraient-ce les restes de la croix que fray *Marcos* planta en vue de la plaine de *Cibola* ? Dans le climat si sec du Nouveau-Mexique, des poutres, même des esquilles (for-

¹) Relation, p. 267.

²) *To-yo-a-la-na*

³) *Herrera* écrit *cerro redondo*.

mant partie d'anciennes toitures de pueblos ruinés) durent encore aujourd'hui, quoique sans la protection de la couche de terre qui les recouvrait dans l'origine. Et ces pueblos ont été abandonnés longtemps avant le xvi^e siècle.

En outre des preuves déjà assez concluantes que je viens de citer, il y en a d'autres qui élèvent l'identité de Zuni avec Cibola au-dessus de tout doute. Je commence par les moins importantes.

Fray Marcos parle, en outre de Cibola, d'un soi-disant royaume appelé Acus. C'est le pueblo de Acoma situé à l'est de Zuni à environ cent cinquante kilomètres, et que les Zunis appellent soit Ha-cu-quin soit Ha-cu tout court¹.

Il fait la distinction, comme je l'ai dit, entre Acus et Ahacus, en disant que ce dernier nom est celui d'une des sept villes. Ahacus est en effet Ha-ui-cu ou l'ancien Pueblo près des Aguas Calientes de Zuni.

Marata est un autre nom d'une localité mentionnée par lui. « Il m'a rapporté que vers le sud-est il existe un royaume qui s'appelle Marata, qu'il y a des populations très considérables; que toutes ont des maisons de pierres à plusieurs étages, qu'elles ont été en guerre, et qu'elles combattent encore avec le souverain des sept villes. Suivant lui cette guerre aurait beaucoup diminué la force du royaume de Marata; mais cependant il est encore puissant et continue à se défendre. » Il y a ici un fait très intéressant. Celui qui racontait ces choses au frère Marcos était un naturel de Cibola et fort âgé qui avait quitté ce pays pour se réfugier chez les Sobaypuris. Il lui parlait donc d'événements qui n'étaient pas récents, mais qui cependant se passaient pendant que cet Indien demeurait encore à Cibola. Or, Marata c'est Ma-tyáta, comme M. Cushing l'a fort bien reconnu, et Ma-tyáta est le nom donné par les indiens de Zuni au groupe de pueblos ruinés des environs du lac salé appelé el Carrizo, qui se trouve au sud de Zuni, à près de deux journées de distance. Que ces pueblos aient été abandonnés avant 1539, c'est ce qui ressort du

1) Acoma est proprement dit : Aco ou Acoma.

rapport que Melchior Diaz fit l'année suivante au vice-roi de la Nouvelle-Espagne¹, mais il paraît que leur destruction n'eut lieu que vers le commencement du xvi^e siècle. L'état actuel de ces ruines, en effet, indique que l'époque de leur abandon doit être comparativement récente².

Enfin il est souvent fait mention du pays de Totonteac. Celui-ci était situé à l'ouest ou au nord-ouest de Zuni-Cibola³. Le mot est corrompu, dénaturé, mal compris et par conséquent mal écrit. D'après ce que M. Cushing a trouvé, c'est une ancienne expression dans la langue de Zuni, désignant les régions du côté du couchant, et le nom s'applique aux *Moquis*.

Pour terminer, je citerai une preuve d'origine postérieure à l'expédition de fray Marcos, puisqu'elle est tirée des rapports sur la campagne au Nouveau-Mexique que commanda Francisco Vasquez Coronado en 1540-44. Le plus détaillé de ces rapports est celui de Castañeda, mais déjà Jaramillo, quoique beaucoup moins précis, fait une observation assez importante. Il dit : « Tous les cours d'eau que nous rencontrâmes, soit ruisseau, soit rivière, jusqu'à celle de Cibola, et je crois même jusqu'à une journée ou deux au delà, coulent dans la direction de la mer du Sud; plus loin ils prennent celle de la mer du Nord⁴. En effet, tous les cours d'eau à l'est de Zuni, jusqu'au rio Grande del Norte, coulent dans cette dernière rivière et par conséquent au golfe mexicain, tandis que le rio de Zuni lui-même est un confluent du rio Colorado Chiquito, et par celui-ci du grand Colorado, ainsi donc du golfe Californien et de la mer du Sud.

Pedro de Castañeda dit de Cibola : « C'est une vallée très étroite entre des montagnes escarpées. La province de Cibola contient sept villages; le plus grand se nomme Muzaque⁵. » Ainsi écrit le traducteur français, mais le manuscrit original, qu'il m'a

1) Antonio de Mendoza, *Deuxième lettre à l'empereur Charles V.* (Dans Cibola. Appendice, p. 295.)

2) Les pans des murailles existent encore pour une hauteur de trois étages.

3) Mendoza (*Deuxième lettre*, p. 296) rapporte que Melchior Diaz confirme ce que fray Marcos disait de Totonteac.

4) Jaramillo, *Relation*, p. 370.

5) *Voyage de Cibola*, p. II, cap. III, p. 163.

été permis de consulter, porte clairement et nettement *Maçaqui*¹.

Or Maçaqui ou Matzaqui a été en effet un des plus grands pueblos de Zuni. Aujourd'hui il est en ruines, et ces ruines se trouvent, comme je l'ai déjà dit, au nord-ouest de la grande Mesa ou montagne du Tonnerre, presqu'au bord de la plaine. L'établissement de l'église de la Purificacion, à Halona, après 1598, fit graviter la population insensiblement vers ce dernier village, de sorte qu'en 1680, Matzaqui était réduit à un simple hameau (aldéa). Abandonné peu après 1680², on ne le repeupla plus. Mais la tradition assure, et les ruines l'attestent, que Matzaqui fut jadis le pueblo le plus considérable de tous ceux de la plaine de Zuni.

Il n'y a donc guère de doutes que Zuni ne soit Cibola, et comme Zuni se trouve dans le Nouveau-Mexique, c'est au frère Marcos, de Nice, que revient l'honneur d'avoir, le premier, fait connaître ce pays et ses peuplades indigènes sédentaires, au monde civilisé d'Espagne et de l'Europe. Le nègre qui devait être son guide et son compagnon, lui désobéit pour lui enlever la palme de la découverte. Sa désobéissance lui coûta la vie tandis que le moine, en faisant son devoir, put non seulement atteindre le but proposé, mais réussit aussi à rapporter les informations qui plus tard amenèrent la conquête et finalement la colonisation des pays découverts par lui.

Les rapports de fray Marcos ont été vivement critiqués depuis. On l'a traité d'exagérateur, même, disons le mot, de menteur, d'imposteur. Un peu plus d'un an après son retour à Mexico, lorsqu'il arriva à Zuni avec l'avant-garde de l'expédition de Coronado, il dut revenir à la Nouvelle-Espagne afin d'échapper à la colère des soldats qui prétendaient qu'il les avait trompés³. Nous ne savons pas ce qu'il a pu avoir raconté verbalement sur le

1) L'original est à la bibliothèque Lenox. Le titre est comme M. Ternaux-Compans l'indique, et *Maçaque* se trouve deux fois page II, cap. III, fol. 107, recto.

2) Vargas, *Autto de Remission* (ms); Vetancurt, *Cronica*, p. 320; « con dos aldeas de visita, que cada qual tenia su pequena iglesia, llamadas Mazaquia .. »

3) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 42 et 48.

compte de Cibola¹. Quant à ce qui nous est resté de ses écrits, leurs données sont d'une *exactitude surprenante*.

Je l'ai déjà démontré par rapport aux indications géographiques, reste maintenant le côté ethnographique de son rapport. C'est celui-là qui a été le plus vivement attaqué.

On doit distinguer ici soigneusement entre ce que le missionnaire explorateur dit avoir vu lui-même, et ce qu'il rapporte avoir entendu dire par les autres.

S'il parle de milliers « de cuirs de vaches » dans le Sonora, c'est une exagération ou un malentendu de sa part. Il est probable qu'il aura vu des peaux de bisons, mais qu'il ne pouvait pas faire la distinction entre ceux-ci et des peaux du grand cerf foncé de ces pays, n'ayant lui-même jamais vu le buffle américain². Quant aux turquoises, les Opatas comme les Pimas en avaient et en portaient. Ils se paraient en général de toutes espèces de pierres vertes et bleues. Le silicate et le carbonate de cuivre, l'apatite verte, servaient aussi bien que la kalaïte. Ce dernier minéral se trouve, poli, taillé et perforé, dans presque toutes les ruines du sud-ouest. Il n'est pas rare au Nouveau-Mexique, où on le trouve surtout, et dans la roche, au sud de la ville de Santa-Fé³, et dans les environs de Zuni! Le religieux peut s'être trompé sur la grande quantité de ces pierres, mais il est certain toujours qu'elles formaient une parure assez commune chez les indigènes. A Zuni, comme dans tous les pueblos du Nouveau-Mexique, il y en a même beaucoup. Ce qu'on lui racontait de turquoises enchâssées dans les portes à Cibola était parfaitement vrai. Cette coutume d'enfoncer de petites pierres de cette espèce dans les cadres en bois des ouvertures par lesquelles on entre dans les appartements au moyen d'échelles, surtout dans les *estufas* ou lieux de réunion, existait anciennement, comme M. Cushing l'a trouvé. A l'heure qu'il est, elle est tombée en désuétude.

1) *Idem*, pp. 16 et 30.

2) Il parle (p. 271), d'un cuir « une fois et demi plus grand qu'un cuir de vache; ils me dirent qu'il appartenait à un animal qui n'avait qu'une corne sur le front, cette corne se recourbe jusqu'à la poitrine, de là elle remonte en pointe droite... » (p. 272). La couleur ressemble à celle du bouc, le poil est de la longueur du doigt. Ceci pourrait bien avoir été la seule peau de buffle qu'il ait vue.

3) Aux Cerrillos.

Les petits animaux « gros comme les deux lévriers que Estévan conduisait avec lui » et dont on fabriquait à Totonteac un tissu gris semblable au drap du vêtement du moine, n'étaient autre chose que des lièvres et des lapins. Les Indiens Moquis coupent leur peau en tranches très fines et en entortillent des mèches de longs fils de pita ou de la fibre de yucca. Il en résulte des cordons velus de la grosseur d'un petit doigt, et ces cordons sont tressés ou tissés de manière à former des couvertures très épaisses, avec lesquelles ces Indiens se vêtissent encore aujourd'hui en hiver. J'ai trouvé des fragments de tissus en poil de lapin même aux sources du rio Gila, dans des abris sous rochers (cave-dwellings) du Nouveau-Mexique. Cette donnée aussi est donc tout à fait exacte et confirme en outre la conclusion antérieure : que Totonteac doit indiquer le groupe des villages Moquis.

Si fray Marcos parle de royaumes, de souverains, de villes et de provinces, pour désigner de simples villages et leurs chefs électifs, il n'y a pas à lui faire aucun reproche. C'était la terminologie, la nomenclature de l'époque, et elle l'est encore chez beaucoup d'écrivains de ce jour qui ne connaissent pas à fond l'Indien de l'Amérique ni son organisation sociale et religieuse.

Quant aux maisons à sept étages, il est inutile de dire qu'il en existe encore aujourd'hui de cinq étages au moins, à Zuni ainsi qu'à Taos.

Mais le reproche qui, de tous, paraît absolument fondé, est celui qui se base sur l'assertion du franciscain : que Cibola était plus considérable que Mexico. Ce reproche paraît d'autant plus justifié que déjà les soldats de Coronado le préférèrent un an plus tard.

Néanmoins tout pueblo, avec ses hautes maisons étagées, paraît à distance beaucoup plus considérable qu'il n'est en réalité. Celui surtout qui ne connaît pas le genre de vie des habitants, qui ne sait pas que les appartements du bas ne sont presque jamais occupés, exagère toujours la population d'un village indien de cette espèce. Mais il y a un autre point bien plus décisif. Fray Marcos comparait Quaquima, non avec l'ancien grand

pueblo mexicain de Tenochtitlan¹ qui avait été rasé et qu'il n'avait jamais vu, mais avec la *nouvelle ville espagnole* de Mexico qu'il connaissait. Cette ville comptait alors à peine dix-huit années d'existence². Dans les premières années du XVII^e siècle, soixante ans plus tard, Mexico contenait quatre mille résidents espagnols³, et c'est, je le répète, de la jeune ville espagnole que parle le moine, et non pas du quartier indien de Tlatelolco, que Cervantes-Salazar en 1554, soit quinze ans après, décrit comme composé de « indorum acciculæ, quas quia humiles sunt et humi serpunt, intra nostratia ædificia obequitantes conspiciere non potuimus⁴. » Si donc il peut y avoir quelque exagération, elle est naturelle et involontaire, et même la comparaison est loin d'être hors de place.

Non seulement la découverte du Nouveau-Mexique, mais aussi des rapports très précis sur les coutumes et les mœurs de ses habitants les plus intéressants, forment donc les résultats de l'entreprise hardie du moine niçois. Ils provoquèrent l'expédition de Francisco Vasquez Coronado. Ce dernier avait connaissance de ce que le religieux *avait rapporté par écrit*. Je crois avoir démontré ci-dessus, que ces rapports sont conformes à la vérité. Si donc Coronado échoua dans sa tentative de colonisation⁵, ce

1) Tenochtitlan couvrait le quart de la surface de la ville actuelle de Mexico. Voyez là-dessus mon *An Archæological Tour into Mexico*. Part. II, pp. 49 et 50.

2) Le livre le plus ancien de la municipalité de la ville de Mexico commence le 8 mars 1524. *Actas de Cabildo de la Ciudad de Mexico*. Prim. libr., publié par le licencié Ignacio Rayon, 1877, p. 3. D'après S. Joaquin Garcia-Icazbalceta, c'est vers 1523 que la municipalité se transporta de Cuyuacan à la nouvelle population. Voyez *Mexico en 1554, tres Dialogos latinos que Francisco Cervantes Salazar escribio e imprimio en Mexico en dicho ano*, p. 74, note 74. En 1539, Mexico comptait donc à peu près 16 années d'existence. — D'après Rodrigo de Albornoz, *Carta al Emperador*, 15 décembre 1525 (*Col. de Doc.*, vol. I, p. 506) : « para que esta ciudad no se mudase, que estan en ella edificada casi ciento y cinquenta casas de Espanoles y muchas de los Indios. » — En 1556, Mexico contenait 1500 Espagnols d'après Thomson. (Hackluyt, *Voyages*, vol. III, p. 539.)

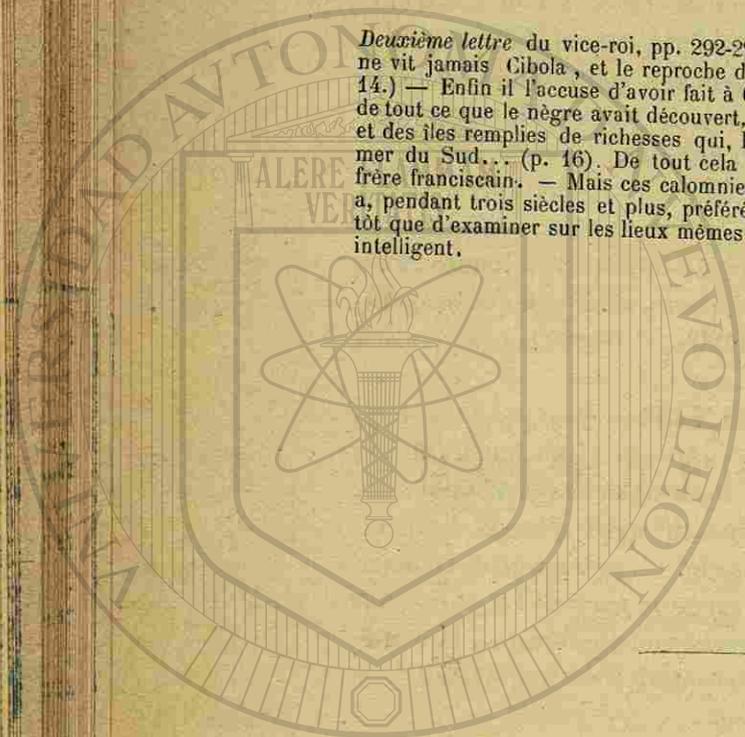
3) Herrera, *Historia general, Descripcion*, vol. I, cap. ix, p. 47.

4) *Tres Dialogos latinos*, p. 136.

5) Cependant Castañeda lui fait des reproches graves, mais qui ne peuvent être fondés que sur les paroles, et non sur les écrits du religieux. Du reste, Castañeda est un auteur très suspect sur ce point. Ainsi il dit, en parlant du retour de Melchior Diaz (pp. 29-30) « N'ayant rien trouvé de remarquable... les mauvaises nouvelles qu'ils rapportaient... ». Or Melchior Diaz confirme le religieux sur tous les points concernant Cibola. Comparez son rapport dans la

n'est pas à des erreurs supposées du frère Marcos que l'on en peut attribuer l'échec.

Deuxième lettre du vice-roi, pp. 292-297. Il ose dire aussi que Fray Marcos ne vit jamais Cibola, et le reproche de lâcheté vient *surtout de lui* (pp. 13 et 14.) — Enfin il l'accuse d'avoir fait à Coronado « une description si pompeuse de tout ce que le nègre avait découvert, de ce que les Indiens leur avaient conté, et des îles remplies de richesses qui, leur avait-on assuré, existaient dans la mer du Sud... » (p. 16). De tout cela il n'y a pas un mot dans la relation du frère franciscain. — Mais ces calomnies ont eu un grand retentissement, et on a, pendant trois siècles et plus, préféré les rebâcher de temps en temps, plutôt que d'examiner sur les lieux mêmes et former ainsi un jugement impartial et intelligent.



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



